

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	23 (1973)
Heft:	4
Artikel:	Un concept: L'unification microbienne du monde (XVIe-XVIIe siècles)
Autor:	Le Roy Ladurie, Emmanuel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-80713

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN CONCEPT : L'UNIFICATION MICROBIENNE DU MONDE (XIV^e – XVII^e SIÈCLES)

Par EMMANUEL LE ROY LADURIE

Le prodigieux succès du thème de l'environnement, des nuisances, de la pollution, etc... dans la culture contemporaine à l'utilité – comme toujours dans un cas semblable –, d'obliger l'historien à repenser en fonction des préoccupations du présent tel ou tel grand secteur des temps révolus. Mais cette «re-pensée» implique nécessairement, dès lors qu'on passe du XX^e au XVI^e siècle, un changement d'optique ou même de cap. En dépit de ses tendances, méritoires ou condamnables, à l'antisepsie ou l'asepsie, la civilisation actuelle affronte encore de temps à autre, et parfois même avec une urgence accrue, les nuisances de type viral ou microbien, qu'engendre à diverses périodes la facilité croissante des contacts et des transports: tel virus grippal, de Hong-Kong ou d'ailleurs, a déjà fait, grâce aux *jets*, et aux passagers infectés qu'ils véhiculent, plus d'une fois le tour du monde; et le choléra, lui aussi, moins terrifiant quand même qu'au siècle dernier, vient de jeter derechef un trait d'union entre l'Asie des pauvres, l'Afrique des Noirs, et la Méditerranée des touristes du mois d'août... Mais ne nous y trompons pas. Les grands problèmes de l'environnement, aujourd'hui, sont davantage chimiques que microbiens: les soucis majeurs s'appellent oxyde de carbone, plomb des supercarburants, pesticides. Les zones empoisonnées intéressent, de l'avis de tous, l'atmosphère des villes, l'eau des fleuves, ou la biosphère dans son ensemble. Quant au danger des pandémies, il ne figure point, à tort ou à raison, parmi

les soucis primordiaux des chevaliers de l'anti-nuisance. Et cela en dépit des périls très réels qu'implique pour la santé des hommes, en raison des contagions toujours possibles, la technologie supersonique.

Dans les anciens et très anciens régimes d'économie, la situation était évidemment différente. Les technologies de l'époque, relativement légères, n'étaient pas fertiles en produits polluants. En revanche la croissance médiévale et «moderne» dans sa modalité archaïque – du XI^e au XVI^e siècle –, mettait l'accent, avec beaucoup de force, sur le développement de la démographie, des défrichements, des villes, du commerce, de la colonisation, des «Croisades», des raids et des incursions militaires. Riches de contacts, ces processus impliquaient d'énormes risques de pollution microbienne : affirmer cela, c'est bien entendu, enfoncer une porte ouverte. Je voudrais donc dépasser le seuil auguste des vérités premières ; et je proposerai, pour une période précise, un concept que j'emprunterai, en l'élargissant et en le modifiant, à Woodrow Borah ; il s'agit, en l'occurrence, du concept d'*unification microbienne du monde*, entre le XIV^e et le XVI^e siècle. Cette formulation, comme j'essaierai de le montrer, représente bien davantage qu'une simple formule : elle regroupe et elle subsume en effet, à l'intérieur d'un ensemble complexe, mais unique, des phénomènes apparemment très divers, tels que, en Occident, la peste de 1348, avec ses séquelles exterminatrices des XIV^e, XV^e, voire XVI^e siècles ; et, d'autre part, dans les nouveaux mondes, la dépopulation, débouchant sur le génocide microbien, qui affecte les peuplements indigènes, pendant le XVI^e siècle et même au-delà. Un tel concept a aussi l'intérêt, me semble-t-il, d'attirer l'attention, en tant que tel, sur le plus formidable traumatisme qu'aient expérimenté, jusqu'à aujourd'hui, les masses humaines, en Amérique et dans l'Eurasie, pendant le second millénaire.

*

Bien entendu, quand je parle de l'unification microbienne du monde, entre le XIV^e et le XVI^e siècle (je dirai désormais, pour abréger, «l'unification»), je ne prétends pas que le processus ait com-

mencé le 1^{er} janvier 1300, à zéro heure! En fait, les grandes épidémies voltigeaient ou voyageaient déjà, bien avant cette date, même si leur rayon d'action était généralement moins étendu qu'il ne le sera dans la suite des temps: sans remonter jusqu'à la peste d'Athènes, il suffirait de rappeler, en deux mots, la pandémie du VI^e siècle, telle que l'ont étudiée le docteur Biraben et Jacques Le Goff¹.

Il n'est pas question non plus d'affirmer que le processus «d'unification» se termine vers 1600, ou même 1700: la diffusion du choléra, au XIX^e siècle, suffirait à réfuter cette absurdité. Je voudrais simplement, dans cet exposé, souligner l'existence d'un paroxysme: en bref, l'unification microbienne du monde, ou encore, la création, à l'échelle de l'Eurasie, puis de l'Atlantique, d'un marché commun des microbes, est passée, entre 1300 et 1600 (dates rondes) par une phase spécialement intense, rapide, dramatique, et pourquoi ne pas le dire, apocalyptique.

Les sacrifices humains, provoqués par cette globalisation des agents pathogènes, ont été pendant ces trois siècles sans commune mesure avec ce qu'ils furent ou avec ce qu'ils seront pendant les époques antérieures et postérieures.

«L'unification» par la peste

Mon exposé sera concentré, pour commencer du moins, sur certaines catégories de maladies spécifiques. On sait, à ce propos, que l'étiquetage des pathologies d'autrefois est loin d'être simple. Les registres paroissiaux, qui constituent, et de loin, notre meilleur recueil d'informations pour la démographie d'Ancien Régime, sont hélas muets. Heureusement, le champ historique de la maladie est susceptible d'être exploré à l'aide d'autres sources, souvent fort exactes (enquêtes médicales, chroniques, archives militaires, etc...²).

¹ J. N. BIRABEN et J. LE GOFF, «La peste du haut Moyen Age», in *Annales E. S. C.*, 1969.

² Voir les articles de J. P. GOUBERT, J. MEYER et J. P. PETER, dans J. P. DESAIVE et al., *Médecins, climat, et épidémies à la fin du XVIII^e siècle*, Mouton, Paris-La Haye, 1972.

Ces sources nous parlent volontiers des maux de carence –, tel que le goître en zone montagneuse –, qui n'ont évidemment rien à voir avec notre sujet. Mais elles sont également très bavardes en ce qui concerne le «tout venant» des maladies infectieuses, dans leur groupement caractéristique d'autrefois: variole, typhoïde, typhus, dysenterie, malaria dans les zones de marais, etc... Ce tout venant, pour l'heure, sera néanmoins par moi laissé de côté, et je concentrerai mon exposé, d'abord, sur une maladie bactérienne telle que la peste.

Triviale est maintenant l'idée selon laquelle la peste est l'une des nuisances essentielles engendrée par l'expansion du nombre des hommes, et par celle de leurs activités, dans l'Ancien Continent, pendant le Moyen Age. Mais par-delà cette formulation, trop simpliste encore, l'idée en question a été creusée, développée, précisée, avec brio, par divers auteurs³. A ce propos, j'évoquerai, au point d'origine, les zones d'ancrage de la peste, à partir desquelles s'est effectué l'un des épisodes majeurs de l'unification microbienne du monde: des trois variétés «sauvages» du bacille pestieux⁴, la première *Pasteurella pestis orientalis* fait son séjour en Mandchourie et sur les côtes orientales de la Chine. «Elle est responsable de la dernière pandémie pesteuse, celle qui partit de Chine à la fin du XIX^e siècle.» Elle n'intéresse donc pas directement cet article, qui concerne une tranche d'histoire plus ancienne. Les deux autres variétés du «germe», en revanche, sont capitales pour mon propos: *Pasteurella pestis antiqua* colonise divers groupements de rongeurs et de puces autour des grands lacs africains; quant à *Pasteurella pestis medievalis* (dont le nom, à lui seul, est tout un programme), il se localise, dans les mêmes conditions, en Asie centrale.

Cette écologie mondiale de la peste implique, en fin de compte, des rapports complexes entre l'homme et le bacille. Ces rapports reposent en effet, sur le bon fonctionnement d'un ménage à quatre (rat, puce, bacille, homme); ou selon d'autres auteurs, d'un ménage

³ ELIZABETH CARPENTIER, «Autour de la peste noire», in *Annales E. S. C.*, 1962.

⁴ R. POLLITZER, *La Peste*, Genève (Organisation mondiale de la Santé), 1954.

à trois (puce, bacille, homme): l'existence même et la diffusion géographique de «ménages» de ce type implique, dans le long terme, des frictions inévitables et des incompatibilités d'humeur; les «fenêtres écologiques» dans le cadre desquelles s'organise la cohabitation, souvent mortelle, des trois ou quatre partenaires, sont très étroites; la puce par exemple a des exigences précises en ce qui concerne les conditions de température et d'hygrométrie favorables à sa reproduction; elles ne s'accordent pas toujours avec les habitudes changeantes des hommes, quant au chauffage hivernal de la maison... Pour toutes ces raisons, le complexe pesteux avec ses multiples personnages, demeure endogène dans l'Afrique et l'Asie centrales; mais en Europe, où il ne fait que des apparitions temporaires, il s'avère relativement instable: il n'y a jamais perduré, en deux occasions (VI^e–VII^e siècles, et XIV^e–XVII^e siècles), au-delà de quelques centaines d'années.

Au centre des complexes voyageurs, qui assurent, à l'époque de l'Unification, la mise en place de la peste, se situe, évidemment la puce. Puce du rat d'abord (quand elle est infectée, ses piqûres permettent en effet, par inoculation, l'implantation d'un bubon pesteux près de l'aine). Elle peut coloniser les groupes humains, et leur inoculer, par piqûres, le bacille pesteux. Mais elle est repoussée par l'odeur, qui devient du coup médicinale, des applications d'huile d'olive; repoussée aussi par l'odeur du cheval, et surtout par celle du bouc (le rôle anti-peste de cet animal a du reste été reconnu très tôt: le sire de Gouberville, au milieu du XVI^e siècle, fait à sa sœur le don judicieux d'un bouc quand des épidémies de ce genre se déclenchent près du village de celle-ci)⁵. Par ailleurs, la puce spécifique de l'homme (*Pulex irritans*) peut aussi propager directement le bacille, d'homme à homme, sans l'intermédiaire du rat. Enfin, il existe d'autres variétés d'ectoparasites, étroitement spécialisés sur une seule espèce de mammifères: je pense par exemple à la puce du chien. Du fait même de ses spécialisations canines, celle-ci n'est absolument pas concernée par les complexes pesteux qui voyagent dans l'Eurasie depuis deux mille ans.

⁵ Abbé A. TOLLEMER, *Un sire de Gouberville, gentilhomme campagnard au Cotentin*, Mouton, Paris-La Haye, 1972.

L'école des puces et l'école des rats

Cette base écologique étant posée, les faits de pollution et de contact qui rendent compte de la propagation de la peste ont été exploités par deux écoles: appelons celle-ci, de par leurs actuels chefs de file, l'école des rats, anglaise (J. Shrewsbury); et l'école des puces, française (J. N. Biraben)⁶.

Le grand livre de Shrewsbury –, *A History of Bubonic Plague in the British Isles* –, offre en effet, au lecteur, une complète méditation sur le rat. Y compris à l'échelle, qui concerne ici notre sujet, des faits d'infection et de nuisance planétaires. Non pas que l'auteur anglais, en n'importe quelle occasion, impute aux rats toute peste: il sait mettre à part, quand l'opportunité s'en présente, le problème de la peste pulmonaire, avec les toux et ces quintes de sang qui l'accompagnent. On sait en effet, que «le mal qui répand la terreur», quand il concerne le poumon, est transmis directement d'homme à homme, par l'haleine, et par les postillons contaminés que celle-ci véhicule, sans qu'aucun rongeur intervienne, en l'occurrence, comme intermédiaire. Mais ce cas broncho-pulmonaire, du reste atrocement dangereux, étant mis de côté, Shrewsbury tient à souligner avec force les fonctions, à son avis capitales, qu'accomplissent les rats dans la dissémination de la peste. Ces animaux, en effet, si l'on en croit l'historien britannique, peuvent se transmettre, entre eux, la contagion, directement, d'un individu à l'autre, par cannibalisme. Mais surtout l'épidémie ou plutôt l'épizootie provoque chez *Rattus Rattus* une septicémie pesteuse: la puce ratière, en se régalaient de ce sang empoisonné, s'obstrue l'estomac par un véritable bouchon de bacilles *Pasteurella pestis*. Du coup, cette obstruction l'empêche d'ingérer sa subsistance; puce affamée devient féroce, et mord tout ce qui peut se présenter à elle: épiderme d'animal, et peau d'humain. Ainsi l'épizootie peut-elle devenir épidémie concernant l'espèce humaine. Ces différents phénomènes s'associent facilement aux faits d'urbanisation et d'expansion démographiques,

⁶ J. F. D. SHREWSBURY, *A History of Bubonic Plague in the British Isles*, Cambridge University Press, 1970; et J. N. BIRABEN, ouvrage d'ensemble sur l'histoire de la peste, à paraître aux Editions Mouton.

qu'on rencontre en de multiples occasions pendant l'époque qui précède immédiatement ou qui introduit la phase proprement pesteuse de notre Moyen Age. Car les puces qui se blottissent dans les vieux chiffons et dans les couvertures que transportaient volontiers les petits marchands et les colporteurs du temps jadis sont particulièrement dénutries et agressives, faute de trouver une nourriture adéquate dans les ballots où elles font ainsi leur résidence, même provisoire. Par ailleurs, les taudis et les cabanes du bas peuple citadin et campagnard constituent, à l'époque médiévale, un type d'habitat qui s'avère très accueillant pour rats et puces: celles-ci nichent dans les murs en torchis; et ceux-là dans les toits de chaume. Les maisons des riches, en revanche, sont mieux défendues contre ces diverses catégories d'infections: car les murs en pierre de taille sont inhospitaliers pour les ectoparasites; et la présence d'un étage, ou d'un plafond, interpose des écrans entre les rats du toit et du grenier d'une part, et d'autre part la famille humaine, qui fait résidence au rez-de-chaussée.

Ces constations débouchent, chez Shrewsbury, sur une véritable histoire des faunes, rongeuse et parasitaire, comme sous-produit de l'activité humaine, modificatrice de l'environnement animal: le grand coupable, selon *A History of Bubonic Plague*, c'est le rat noir, *Rattus Rattus*. Avec ses dix-sept variétés de puces, dont deux (et notamment *Xenopsylla cheopis*) «sont actives en ce qui concerne la peste», *Rattus Rattus* nous apparaît comme un animal relativement craintif et peu apte au combat: d'où son infériorité, à partir du XVIII^e siècle, face au rat gris-brun ou rat de Norvège, *Rattus norvegicus*, plus agressif. Le rat noir est de surcroît mauvais nageur; sous les latitudes septentrionales, il est familier des maisons, dans lesquelles il se plaît à consommer les réserves de grains. Il est familier aussi, en dépit de ses médiocres performances en natation, des vieux navires d'autrefois, en bois, dans la coque et la charpente desquels ses qualités de grimpeur faisaient merveille (d'où l'aisance, et le grand rayon d'action de ses voyages, en Méditerranée par exemple). On doit admettre que ce rat n'est pas naturellement indigène en Europe, où il ne s'est répandu qu'à la faveur d'une installation suffisamment dense des peuplements humains, avec maisons plus ou moins agglomérées, silos et greniers de

céréales, habitat urbain, etc.; nous retrouvons donc là nos problèmes initiaux de nuisances, et cette fois de pollution animale... En ce qui concerne l'Angleterre, par exemple, Shrewsbury s'efforce de reconstituer, d'après divers documents, une chronologie valable de l'expansion de *Rattus Rattus*. Ce rongeur, en effet, ne semble guère avoir été commun dans les Iles britanniques avant la conquête de celles-ci par Guillaume le Conquérant; ou disons, plus simplement (puisque les rongeurs n'ont pas nécessairement attendu le moment précis de l'invasion normande pour passer le *Channel*), avant l'an mil. Le manuscrit du *Book of Kells*, cependant, est contemporain d'une période assez mal déterminée, comprise entre le VI^e et le IX^e siècle: or il nous présente «deux rats, mangeant l'Eucharistie sous les yeux de deux chats». En 1187, l'évêque Yvor maudit et expulse sans ménagement les rats hors des Ferns de Leinster⁷: ce prélat veut en effet infliger un châtiment à ces rongeurs, qui ont détérioré les livres de sa bibliothèque. Au XIII^e siècle, toujours chez les Anglais, *Rattus Rattus* a partie gagnée: il est attesté à Londres: un manuscrit local y montre «deux rats noirs pendant un chat». Les mentions d'achats de pièges à rat et de poisons raticides se multiplient à partir de ce moment, dans les comptabilités comme dans les textes littéraires. On peut évidemment critiquer cette chronologie de Shrewsbury, et souligner qu'elle est tributaire d'une iconographie qui elle-même est décalée par rapport à l'histoire réelle des animaux commensaux de l'homme... Il n'empêche: selon l'auteur anglais, l'implantation médiévale du rat, en Grande-Bretagne, correspond à la mise en place d'une infrastructure épizootique, à partir de laquelle la peste, en 1348/49 et plus tard, pourra librement se déployer. De même s'explique-t-on assez bien, dans une perspective analogue, certaines particularités de la peste du VI^e siècle⁸: celle-ci affecte le Sud de la Gaule déjà urbanisé plus ou moins, et largement colonisé par le peuple des rats. Elle épargne au contraire les terres situées au Nord de la Loire, qui peut-être à cause du semis trop lâche des établissements humains, ne sont pas encore, à cette époque, massivement habitées

⁷ Sur ces diverses références, SHREWSBURY, *op. cit.*, p. 12.

⁸ BIRABEN et LE GOFF, *art. cit.*

par *Rattus Rattus*. Vierge de rats, l'Angleterre, a fortiori, est épargnée par la pandémie haut médiévale. On tiendrait même là l'une des causes du retournement des conjonctures économico-démographique et politico-militaire, en faveur des régions du Nord, à partir du VII^e siècle. Charlemagne aurait fleuri sur l'absence des rats...⁹!

Pour en revenir aux îles britanniques du XIV^e siècle, Shrewsbury a voulu y bâtir toute sa théorie de la peste sur une géographie des nuisances ratières. C'est au «sud-est d'une ligne Plymouth-York» que se trouve en effet, dans les années 1340, l'Angleterre utile et l'Angleterre nombreuse qui sera aussi l'Angleterre pesteuse: zone «privilégiée», mais qui paiera cher ce privilège!

Dans une Angleterre qui, en incluant le Pays de Galles, compte, vers 1300–1330, environ quatre millions d'habitants¹⁰, c'est en effet au sud et à l'est de cette ligne que se localisent, dans leur immense majorité, les villes de plus de 5000 habitants: or ce nombre de 5000 âmes constitue (dans la théorie de Shrewsbury), la base minimale à partir de laquelle peut proliférer un effectif de rats qui soit suffisant pour entretenir une épidémie murine de peste, susceptible à son tour de contaminer les humains, avec une fréquence d'épidémie; la diffusion pesteuse chez les hommes exige en effet, dans l'optique de l'auteur anglais, un constant aller et retour des puces infectées, depuis l'homme jusqu'au rat et réciproquement, afin d'entretenir le fléau dans toute son ampleur. Au sud sont aussi parmi les campagnes les plus prospères et les plus peuplées, – les grands circuits du transport des grains, des foins, des pailles, et surtout des laines, qui donnent l'occasion de véhiculer les rats sur les charrettes, de ville à ville. Tandis que les marchands, vêtus de bonnes fourrures puceuses, transportent eux aussi les parasites, qui sont les interlocuteurs les plus valables du bacille. Là également sont les

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Les problèmes du niveau démographique de l'avant-peste en Angleterre ont fait couler des flots d'encre parmi les chercheurs qui sont spécialistes dans ce secteur. Je ne prétends nullement m'immiscer dans ce débat, et je me borne à citer ici l'opinion d'un des meilleurs historiens-démographes britanniques: E. A. WRIGLEY, *Société et Population*, Paris, Hachette, 1969, p. 78.

foires, les grands sanctuaires comme Canterbury, vénérés par des foules de pèlerins, dans une promiscuité derechef dangereuse et pouilleuse. Pour en revenir au fait central de l'urbanisation, assez peu développée quand même, en son ensemble, dans l'Angleterre du XIV^e siècle, c'est encore une fois au sud de la ligne Plymouth-York que les maisons de ville s'avèrent assez nombreuses, assez blotties et tassées les unes contre les autres pour autoriser, de foyer à foyer, la propagation de la peste; mais ces maisons, cependant, conservent encore une primitivité suffisante, bâties qu'elles sont de torchis et de chaume, pour entretenir une population de rats et de puces, respectivement nichés dans la chaume et le torchis: au contraire, les maisons urbaines qui, à l'époque moderne, remplaceront les cahutes, seront rebâties de brique, cuite au bois ou à la houille; elles seront donc mieux défendues contre les commensaux de l'homme, pour qui la brique ou la pierre constitue un matériau rébarbatif, au creuser comme au grimper. Au midi de la «frontière Plymouth-York», gisent aussi, au Moyen Age comme au XVIII^e siècle, les régions d'Angleterre qui connaissent les meilleures cultures de grain et les plus hauts rendements¹¹, du point de vue du blé, provende du rat. Dans la Grande-Bretagne du sud-est, prise au sens large, les hommes, par leur densité agricole et citadine, ont donc installé *Rattus Rattus* comme commensal et comme prédateur privilégié. Là, très logiquement, va se loger la grande peste anglaise à partir du XIV^e siècle. En revanche, les régions situées au nord et à l'est de cette fameuse ligne (dans lesquelles l'homme est plus rare, l'urbanisation moins importante et l'habitat rural plus clairsemé encore et plus dispersé) ne fourniront pas un bon terrain d'accueil à la pandémie.

*

Telle est la conception de Shrewsbury, essentiellement basée sur le rat. Biraben, lui, ne contesterait pas, en tant que telle, cette appré-

¹¹ M. MORINEAU, *Les faux-semblants d'un démarrage économique: agriculture et démographie en France au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1971, p. 83 (Cahier des Annales, n° 30).

ciation de l'auteur britannique. Mais ses recherches l'ont amené à souligner de plus en plus, pour l'Occident, le rôle autonome des puces. Très rares en effet sont les pestes historiques d'Europe où le rôle des rats se trouve effectivement évoqué.

Certes, Albert Camus, dans la *Peste* d'Oran, signale un cadavre de rongeur: mais on est au Maghreb, et le romancier, de toute manière, avait pu être influencé, indirectement du moins, par les travaux de Yersin qui mentionne pour *l'Extrême-Orient*, «le rôle de l'épidémie murine précédent et accompagnant l'épidémie humaine¹²». Yersin a-t-il biaisé Camus par vulgarisation interposée? C'est bien possible. Car en ce qui concerne les témoignages proprement historiques, la moisson «murine» est des plus maigres, et l'on n'aperçoit jamais ne serait-ce que la queue d'un rat dans les dénominations cadavériques des chroniqueurs. Un texte, pourtant, irait dans ce sens: en 1348-1349, l'historien grec Nicéphore Gregoras¹³ note que «la peste envahit les îles de la mer Egée; elle attaquait les Rhodiens aussi bien que les Cypriotes...; les chiens, les chevaux et les rats dans les maisons mouraient». On donnerait cher pour posséder en Occident beaucoup de textes du même type. Le fait est qu'on n'en trouve guère! Cette carence des archives (mais que vaut l'argument *a silentio*?) a induit Biraben à mettre en valeur la fonction privilégiée des puces humaines (*Pulex irritans*) comme transporteur *direct* de la peste, d'homme à homme. Sans les rats.

Dans cette perspective, Biraben propose deux directions possibles, dans la diffusion (ou non) de la peste¹⁴:

1^{er} cas: «Si l'ectoparasitisme humain est rare (cas de nombreux pays tropicaux où le vêtement est très réduit), la peste se réduit à quelques cas sporadiques»... (Dans tel ou tel village)... ces cas proviennent de piquûres accidentelles sur l'homme effectuées par les puces ratières (*Xenopsylla cheopis*), qui ont abandonné les rats morts.

¹² J. N. BIRABEN, «Conceptions médico-épidémiologiques actuelles de la peste», in *Concours médical*, 26 janvier 1963.

¹³ Cité par C. S. BARTSOCAS in *Journal of the History of Medicine*, vol. 21, n° 4, 1966, p. 395, d'après PHILIP ZIEGLER, *The Black Death*, Penguin Books, 1969, pp. 113 et 296.

¹⁴ BIRABEN, *art. cit.*, 1963, p. 622.

2^e cas: «Si au contraire (comme c'est le cas dans les populations non nues, et même lourdement habillées, des très Anciens Régimes), l'ectoparasitisme pucier est abondant sur les hommes, une vaste épidémie peut se déclencher, favorisée par tous les rassemblements humains: centres urbains, et surtout foires, armées, processions, etc...» (et aussi files processionnaires le long des grandes routes du commerce et des armées); ces facteurs auraient permis, à plusieurs reprises, au VI^e siècle, et surtout à partir du XIV^e siècle, la pollution de l'Eurafrique puis de l'Eurasie.

Entre Shrewsbury et Biraben, il est difficile (pour un historien qui n'est pas lui-même spécialiste «médical») de trancher. Dans la suite de cet exposé, je tiendrai donc compte des possibilités – souvent convergentes – que présentent les deux théories.

Un précédent: la peste du Haut Moyen Age¹⁵

Shrewsbury ou Biraben, rats puces ou simples puces, le bacille de Yersin n'était pas pour l'Europe un hôte entièrement nouveau. Huit siècles avant 1348, la «peste du Haut Moyen Age» était parvenue en Gaule (en 543). Elle avait inauguré une série de catastrophes épidémiques, destinées à se répéter pour le moins jusqu'aux environs de 760. Puis elle s'était éteinte; et elle avait prouvé ainsi, une première fois, ce que le cycle moderne de la pandémie, lui aussi limité dans le temps (XIV^e–XVIII^e siècles), à nouveau démontrera fortement. A savoir que la peste n'est pas spontanément persistante dans les pays d'Europe Occidentale¹⁶. Cette inaptitude à s'implanter de façon définitive en nos contrées est-elle due aux conditions complexes¹⁷ d'équilibre écologique, que requiert le main-

¹⁵ Le paragraphe qui suit est inspiré de BIRABEN et LE GOFF, *art. cit.*

¹⁶ BIRABEN et LE GOFF, 1969, p. 1493.

¹⁷ Sur ces conditions écologiques complexes, cf. BIRABEN, 1963, La permanence de la peste en Asie centrale est assurée notamment, écrit BIRABEN (21. 1. 1963, pp. 620/21) par l'existence «d'un complexe dense de rongeurs hautement résistants et de rongeurs sensibles. Les rongeurs résistants ne limitent pas l'infection comme on le croyait naguère, mais au contraire, l'entretiennent comme nourrisseurs de puces infectées (et peut-être comme

tien du ménage à trois (rat, puce, et bacille) sur la cohésion duquel repose la possibilité d'une perpétuation locale de l'épidémie? Il est certain en tout cas qu'au cours du Haut Moyen Age, comme à l'époque médiévale et moderne, la peste tend, au bout de quelques siècles d'agressions répétées, à déserter l'Occident, et à se replier sur ses bases d'Afrique ou d'Asie; et cela, quitte à lancer de nouveau, huit siècles plus tard, une nouvelle et fulgurante offensive.

Je note par ailleurs, et ceci concerne notre problème écologico-environnemental, que la peste des VI^e et VIII^e siècles avait également dessiné à sa manière, en un style simpliste, la carte de l'urbanisation, de la démographie, et des facilités du trafic dans l'Occident Gaulois du Haut Moyen Age. Venue vers l'Ouest méditerranéen, depuis Péluse en Egypte, jusqu'aux villes classiques d'accueil des pandémies (Marseille et Narbonne), elle s'était ensuite étendue vers le Nord de la Gaule, lors de ses maxima d'expansion, jusqu'à Trèves en 542, jusqu'à la Loire moyenne vers 560, jusqu'au Rhône moyen et à l'Albigeois autour de 580. Comme l'écrivent Biraben et Le Goff, «les aires de diffusion de cette peste haut-médiévale révèlent quelques aspects fondamentaux de l'Occident barbare des VI^e, VII^e siècles. Le maintien d'une vie urbaine favorable à l'extension de l'épidémie, la persistance du commerce venu d'Alexandrie, de Byzance, d'Afrique, vers Gênes, Marseille, Narbonne, ces portes de la peste parce que portes de l'Orient (Venise et Marseille en paieront le prix jusqu'aux XVII^e et XVIII^e siècles), l'importance des communications fluviales et d'abord de l'axe Rhône-Saône se retrouvent à travers la géographie des épidémies... Les limites septentrionales du fléau, Loire, Marne, Rhin, Alpes...

porteurs de germes). Contaminés par les puces, ils font une maladie généralement peu grave et celles-ci survivent alors longtemps dans leur fourrure ou dans les terriers dont le micro-climat est favorable; c'est par elles que les rongeurs voisins pourront être infectés. En revanche, dans les centres temporaires (et par exemple en Occident), la persistance est assurée un certain temps par des rongeurs champêtres qui ne possèdent ni une résistance suffisante à la maladie, ni la densité, ni la sédentarité nécessaire à la création d'un foyer permanent». La peste à l'échelle multiséculaire est donc permanente en Asie centrale, évanesciente au contraire dans le long terme en Occident.

épousent la frontière des points de rupture de charge, des zones urbanisées, des terminus des voies du commerce oriental».

Or, la peste de 1348, elle aussi, se heurte en fin de course à certaines frontières, qui sont structuralement les mêmes que celles qu'avait connues sa devancière, au temps de Justinien. Le VI^e siècle éclairait donc par avance le XIV^e. Mais du fait de l'évolution intervenue entre temps, ces limites septentrionales et orientales sont dessinées de façon plus ample en 1348 qu'elles ne l'étaient en 542. La contagion, cette fois, se répand bien au-delà de la ligne Trêves–Reims–Tours–Agen, qui, au temps de Théodebert et de Chilpéric, présentait une ferme barrière à l'expansion. En 1348–1350, ce cordon sanitaire de jadis, qui du reste ne devait rien aux efforts conscients des autorités, craque partout: du Sud au Nord, c'est la France dans son ensemble, c'est toute la ci-devant Gaule (à de notables exceptions près dans les deux cas) qui chavire sous l'assaut des bacilles; et ces vastes blocs humains qui s'appellent Angleterre, Allemagne ou Scandinavie, et que la pandémie avait épargnés, ou simplement effleurés¹⁸, lors des événements du VI^e siècle, sont au contraire infectés par la «peste noire» de façon atroce¹⁹, au déclin du Moyen Age.

Ces différences relatives à l'expansion dans l'espace ne font que mieux souligner les similitudes logiques qui unissent les deux phénomènes mis en cause: dans les deux cas (VI^e et XIV^e siècles), les vagues ultimes de la peste viennent mourir aux bords de ces rivages imaginaires, mais parfaitement réels qui jalonnent les limites extrêmes, atteintes par l'expansion démographique, par les routes fréquentes et fréquentées, par le réseau des villes. La peste mérovingienne, on l'a vu, s'était essoufflée, puis éteinte, quand elle s'était heurtée aux ceintures de grandes forêts qui lui barraient les plaines et plateaux du Bassin Parisien. Celle de 1348/49 au contraire progresse comme la houle jusqu'aux campagnes désormais décloisonnées de la Normandie et de Londres; et bien au-delà, jusqu'à l'Ecosse et jusqu'à l'Elbe, sans y rencontrer d'obstacle décisif. Les

¹⁸ La peste du VI^e siècle n'avait fait qu'effleurer la Rhénanie.

¹⁹ Pour une bonne vue comparative des deux pandémies, voir les cartes de BIRABEN et LE GOFF in *Annales*, 1969, pp. 1500–1502 (peste du VI^e siècle), et CARPENTIER in *Annales*, 1962, p. 1071 (peste de 1348).

grands défrichements des siècles d'après l'an mil avaient en effet simplifié son approche, facilité les contacts, ouvert les voies d'accès, abattu l'écran des arbres, multiplié les grouillements humains. Les clairières défrichées d'une part, les villes neuves ou grossies d'autre part, s'étaient infestées d'espèces variées de rats pollueurs. Les uns, mulots des champs, et prédateurs des moissons; les autres, rats de ville, et qui vivaient sur l'ordure. Tous puceux de toute façon²⁰, et, le jour venu, semeurs de peste, de cette peste qu'avaient ignorée autrefois, vierges de pollution, les sylves saines des Mérovingiens.

Passé l'Oder et les Monts de Bohême, pourtant, bien au-delà de l'espace qu'envisage cette partie de mon exposé, les choses ne sont plus si simples: forêts profondes, ou semi-déserts, plus ou moins vides de villages et de céréales, ralentissent en 1349 et 1350, la progression de l'armée des rats (?), des puces, des hommes, malades de la peste; du coup, se trouve bloquée dans une certaine mesure l'avance du front bubonique et du front pulmonaire qui s'attachent respectivement aux deux variétés d'alors du mal pesteur. Les facteurs limitants de la catastrophe, qui au VI^e siècle jouèrent dès la traversée de la Loire, se retrouvent donc au XIV^e, mais déportés plus au Nord, et surtout plus au Nord-Est, bien au-delà des masses devenues très nombreuses entre temps de l'humanité germanique qu'avait épargnées, clairsemées encore, la pandémie mérovingienne. C'est seulement une fois parvenue en terre slave que la peste de 1348–1350 rencontre enfin, comme l'a montré Frantisek Graus, ces humanités raréfiées qui freineront désormais sa marche, sans pourtant parvenir à l'arrêter tout à fait²¹.

Le court-circuit eurasiatique du XIV^e siècle

L'étude comparative de la peste médiévale en France et en Occident met donc d'abord l'accent sur la multiplicité des contacts,

²⁰ Du moins si l'on suit SHREWSBURY.

²¹ Pologne plus ou moins épargnée par la peste noire: E. CARPENTIER, *art. cit.*, 1962. Bohême ne souffrant pas trop: FRANTISEK GRAUS, «Autour de la peste noire au XIV^e siècle en Bohême», in *Annales*, 1963, pp. 720–725.

comme condition de la mise en place des catastrophes: une analyse de ce type cependant, utile pour comprendre les diffusions du phénomène, l'est davantage encore dès lors qu'on s'attache à résoudre le problème cardinal des origines, qui fait également l'objet de ma réflexion dans ce paragraphe. Car l'arrivée de la grande peste s'explique lui aussi, bien avant le débarquement du bacille sur les côtes de Provence et d'Italie, par la pose, entre Eurasie et Méditerranée, de certains circuits et court-circuits, bons conducteurs de la contagion pandémique.

Sous peine de ne rien comprendre au déclenchement d'un processus qui s'avère capital pour l'Humanité, il me faut évoquer brièvement ce que fut cette mise en œuvre des conditions préliminaires à l'immense naufrage. A défaut de quoi cet exposé sur la pollution microbienne perdrait une partie de sa signification.

La peste du VI^e siècle –, comme aussi, dit-on, celles du monde antique –, était venue probablement des grands lacs africains²²: de fait, c'est autour de ceux-ci qu'est répandue la variété sauvage du bacille de Yersin, nommée *Pasteurella pestis antiqua*, qu'on accuse d'avoir infecté les populations mérovingiennes. Arrivée depuis les grands lacs et l'Ethiopie jusqu'au Egypte et au port deltaïque de Péluse, via la Mer Rouge, ou peut-être la vallée du Nil, la peste nilote de 541/42 avait ensuite gagné le plus naturellement du monde les grandes villes du pourtour méditerranéen, d'Alexandrie à Marseille. Et puis, par vagues successives et contamination durable, elle avait peu à peu infecté la Gaule du Sud pendant deux siècles.

La pandémie de 1348, elle, suppose une rupture avec ce passé lointain, et l'installation de trajectoires microbiennes très différentes. Cette peste n'est pas de Mer Rouge, mais de Mer Noire. Elle ne vient pas de Péluse en Egypte, mais de Caffa en Crimée. Par delà ce comptoir gênois, elle surgit des profondeurs de la Tartarie, et des communautés nestoriennes de l'Asie Centrale.

Au cœur du continent asiatique vivait en effet, et vit encore, largement disséminée, une autre variété sauvage de *Pasteurella pestis*, celle qu'on a nommée, pour célébrer sa performance la plus

²² BIRABEN et LE GOFF, *art. cit.*, 1969.

remarquable, *medievalis*²³. Les médecins spécialistes²⁴ ont décrit les groupes d'animaux qui véhiculent des deux côtés de l'Oural, à travers des zones immenses, les puces porteuses de cette *Pasteurella pestis medievalis*. Ce sont les *tarbagans*, marmottes géantes de Mandchourie, Mongolie, Turkestan Russe et Transbaïkalie ; les petits spermophiles²⁵ ou *susliks*, ressemblant, eux, à de minuscules marmottes, qui hantent la Russie du Sud-Est ; les puces incroyablement résistantes de ces spermophiles supportent des froids de – 25° C, et des jeûnes de dix mois, qu'entrecoupent à peine quelques repas de sang²⁶. Ce sont également, autres réservoirs à bacilles, par parasites interposés, les colonies de gerbillles ou rats mérions de la Russie du Sud-Est, du Kurdistan iranien, et de la région transcaspienne, ces mérions dans les terriers-hypogées desquels survivent sur le cadavre du rongeur les puces et les bacilles, destinés à réactiver, un jour ou l'autre, la contagion parmi les humains. Baltazard, puis Biraben, ont décrit ces tanières mortelles au micro-climat propice, où les germes séjournent, et infectent l'été venu d'autres mérions qui, croyant faire bon coup, viennent occuper, en squatters, la dernière demeure d'un camarade décédé ; «entre temps, d'autres rongeurs ont pu passer dans le terrier et jouer le rôle de nourrisseurs de puces, assurant ainsi la survie de ces parasites infectés»²⁷.

A ces groupements de marmottes et mérions asiatiques correspondaient peut-être en vis-à-vis lointains, si l'on en croit du moins la théorie de Shrewsbury, les grandes communautés de rats noirs et sédentaires implantés en Europe : ceux-ci, à l'instar de ces autres rongeurs que sont les lapins, eux aussi multipliés à l'infini dans les clairières des grands défrichements, avaient proliféré depuis le X^e siècle. L'urbanisation, l'essor démographique avaient gonflé leurs effectifs au-delà de toute mesure, dans les villes, villages et ports, où ils devaient prospérer sans vergogne ni concurrents jusqu'à leur

²³ BIRABEN et LE GOFF (*ibid.*).

²⁴ POLLITZER, *op. cit.*, p. 15 et p. 269 ; BIRABEN, *art. cit.*, 1963, p. 620.

²⁵ POLLITZER, *op. cit.*, pp. 269–271.

²⁶ POLLITZER, *ibid.*, pp. 335–336.

²⁷ BIRABEN, *art. cit.* ; BALTAZARD, d'après G. GIRARD, «Peste tellurique et peste de fouissement», in *La Presse médicale*, 30 mai 1964.

partielle extermination par l'invasion des rats gris, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Entre ces deux fourmilières de rongeurs, l'asiatique et l'européenne, l'histoire, à partir de 1330–1350, allait jeter un pont imprévu, de mortalité fraternelle. Les relais de ce court-circuit pesteur, qui devait unir dans un même sort l'Ouest à l'Est, avaient été mis en place, de façon préalable et graduelle, par deux groupes d'apprentis-sorciers : soit les bâtisseurs de l'empire mongol, et les mercantis des caravanes de la soie. Les uns et les autres, aveuglément, se firent les agents d'un processus de pollution internationale.

Entre 1200 et 1260 en effet, les Mongols, sous Gengis-Khan et ses successeurs²⁸, réalisaient l'unification de l'Asie et d'une portion de l'Europe, depuis la Chine jusqu'au monde russe ; ils préparaient ainsi l'intégration microbienne de l'ancien monde, des deux côtés de l'Oural et de la Caspienne, au sein d'un marché commun des bacilles.

Très vite, sur ces grands espaces désormais sans frontières, les trafics se nouaient. Vers 1266, les Gênois fondaient, sur la côte méridionale de la Crimée, la colonie de Caffa. *La pax mongolica*²⁹ mettait les pionniers de ce nouveau comptoir³⁰ en mesure d'utiliser couramment un itinéraire qui « pour la première fois dans l'histoire jouissait d'une absolue sécurité³¹ » ; situation impensable avant l'unification et la pacification de l'Asie centrale par les Gengis Khanides : la route ainsi sécurisée³² prolonge à l'infini vers l'Orient les trafics

²⁸ R. GROUSSET, *L'empire des steppes*, Paris 1939 ; pour une bibliographie du sujet, laquelle (et lequel) dépasse complètement le cadre du présent article, on me permettra de renvoyer aux publications récentes de LOUIS HAMBIS, *Gengis-Khan*, Paris, 1973, et de CHANTAL LEMERCIER-QUELQUEJAY, *La paix mongole*, Paris, 1970.

²⁹ LEMERCIER-QUELQUEJAY, *op. cit.*

³⁰ G. I. BRATIANU, *Recherches sur le commerce génois dans la Mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, 1929, p. 219.

³¹ LEMERCIER-QUELQUEJAY, *op. cit.*, p. 46.

³² Là aussi, notre bibliographie sur cette route de la soie, dans sa nouvelle formule à partir du XIII^e siècle, ne prétend point à l'exhaustivité : voir par exemple J. HEERS, *Gênes au XV^e siècle* (texte intégral), Paris 1961, pp. 366-67 (voir notamment la carte) ; ROBERT LOPEZ, *Naissance de l'Europe*, Paris, A. Colin, 1962, pp. 298-99 ; FRANCESCO PEGOLOTTI, *La Pratica della Mercatura*, édité par ALLAN EVANS, Cambridge (Mass). 1936, p. 21-22.

gênois de la Méditerranée et de la Mer Noire ; elle va, au travers de la Mer d'Azov, de Caffa jusqu'à la Tana, sur l'embouchure du Don. Ensuite, c'est l'interminable trajet qui mènera le marchand d'Italie, par chars à bœufs, puis par chameaux, ânes et mulets, sans oublier les barques sur les fleuves et sur la Caspienne, jusqu'en Chine³³, source des soies. Cette route est toujours très utilisée pendant les deux décennies fatales, 1330 et 1340, au moment même où la dépeint Francesco Pegolotti dans son livre intitulé *Pratica della Mercatura*. Elle est efficace, chargée d'hommes et de convois en transit, puisque, grâce à elle, les soies chinoises, aux faubourgs de Constantinople, reviennent moins cher que celles qui voyageaient coutumièvement le long des anciens itinéraires, antérieurs au grand chemin gênois et mongol³⁴. Seulement cette piste neuve, créée par un XIII^e siècle inventif, peut véhiculer le meilleur et le pire. Voie royale de la soie chinoise, dans la première moitié du XIV^e siècle, elle paraît bien être devenue à partir de 1338, le fil direct de la contagion.

Les trajectoires essentielles, à ce propos, ont été en effet illuminées, à la fin du siècle dernier, par les trouvailles des fouilleurs : en 1885, l'archéologue russe Chwolson³⁵ excavait près du lac Issyk-Koul, dans le district de Semiriechinsk, à l'extrême-Est du Kirghizistan, les vestiges de vieux cimetières nestoriens. Cette région, dont on sait aujourd'hui qu'elle est située en plein cœur d'un des foyers originels de la peste en Asie centrale, était aussi, dans un tout autre ordre d'idées, pendant le Moyen Age déclinant, centre important de propagande nestorienne. Au cours de ces fouilles, Chwolson découvrit trois pierres tombales, sur lesquelles des épitaphes *ad hoc* témoignaient que les personnages *in situ* étaient morts de la peste en 1338/39. Tout un cortège de sépultures synchrones signalait

³³ PEGOLOTTI, *op. cit.*, pp. 21-22.

³⁴ HEERS, *op. cit.*, p. 367.

³⁵ Nous nous sommes servis, après divers auteurs (voir notamment l'édition 1960 de l'*Encyclopédie britannique* (art. *Plague*), du livre de JOHN STEWART, *Nestorian Missionary enterprise*, Edimbourg 1928. J. Stewart utilise une série d'articles parus dans trois volumes des *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg* (VII^e série), de 1886 à 1896, et notamment dans les volumes 34-4 et 37-8).

d'autre part qu'une forte mortalité avait sévi pendant les deux années mises en cause (1338/39). Il faut en conclure, écrit Pollitzer³⁶, «que la peste avait sévi dans le centre de l'Asie quelques années avant la contamination des ports de Crimée (Caffa, 1346), d'où partirent les navires qui infectèrent toute l'Europe».

La route mongole a donc joué dans toute cette histoire, si l'on en croit Pollitzer, un rôle éminent. Semichierinsk, Przevalsky et le lac Issyk-Koul, premiers berceaux *connus* de la pandémie, sont en effet situés aux abords des monts Tian-Chan, non loin des postes d'Almaligh et de Kachgar: or chacune de ces deux bourgades représente respectivement une étape essentielle sur les deux variantes de la route gênoise qui va de Caffa vers le cœur de l'Asie et de là vers la Chine³⁷. Que passés par les environs de cette région, qui constitue en 1338 la première zone d'infection repérée, les bacilles se soient ensuite propagés vers l'Ouest, de malade à malade et par «sauts de puces» le long du grand axe des caravanes turcomanes, des troupes mongoles et des marchands italiens, voilà qui constitue un processus plausible et conforme à ce qu'on sait, au fil du temps, des trajectoires habituelles du diffusionnisme pestieux³⁸.

On sait la suite, et la contagion véhiculée par les malades d'une armée tartare, jusqu'au terme criméen de la route sino-gênoise, jusqu'à la Tana et à Caffa (1346). Les balistes des tartares expédient par dessus les murailles de Caffa qu'ils assiègent quelques cadavres d'empestés, qui infectent à leur tour les défenseurs italiens du port de Mer Noire; ou peut-être des rats infectés sont-ils passés sous les portes de la ville. Sains ou malades, ceux des assiégés qui échappent à la mort s'embarquent sur les derniers navires, et s'échappent vers Byzance, Gênes, Venise, Marseille. Ils contaminent ces grandes cités, puis, par elles, tout l'Occident³⁹.

³⁶ POLLITZER, *op. cit.*, p. 14.

³⁷ HEERS, *op. cit.*

³⁸ Sur la chronologie de la diffusion de la peste, à partir de son éclosion mongole, on se reporterà à l'admirable chronologie qu'a donnée JEAN GLÉNISSON, *Le temps des périls, 1300–1500*, pp. 67 sq., dans la collection *Les Métamorphoses de l'humanité*. J. Glénisson pense du reste que si la peste n'était pas venue chez nous par Caffa, elle serait quand même parvenue en Europe, depuis l'Asie centrale, via Antioche et l'Asie mineure.

³⁹ Sur cet aspect événementiel (et pourtant fondamental) de la propagation

1348: *L'exemple français*

Sur les trajets de cette pollution microbienne en Europe de l'Ouest, nous disposons maintenant d'une série d'ouvrages très importants, qui sont relatifs à l'Italie, à la Catalogne, à l'Angleterre, au Portugal et à l'Europe germanique. En France, quelques monographies admirables ont éclairé des cas régionaux ou locaux. Le besoin d'une synthèse nationale se fait cependant sentir; je tenterai donc ici de dresser, pour l'hexagone, un bilan global; il ne s'agira du reste que d'une ébauche et qui ne prétend point remplacer la synthèse qui reste à construire. J'insisterai en priorité sur les aspects quantitatifs et démographiques du problème.

*

A la Toussaint de 1347 donc, ou, au plus tard, en janvier 1348, la peste est à Marseille (apportée par un cargo gênois venu de Crimée?). L'évêque meurt, et avec lui, dit-on, tous ses chanoines. Ainsi que d'innombrables moines mendiants. Au large de la Canebière, des bateaux fantômes dont l'équipage est mort, errent de ci de là, dressés par les vagues; nul ne se préoccupe des marchandises précieuses qu'ils contiennent encore⁴⁰.

Urbaine et portuaire, la peste de Provence est également paysanne. Très vite aussi, elle gagne du terrain, en quelques mois, vers les villes et vers les communautés rurales du Bas-Languedoc; vers les foules montagnardes du Dauphiné, vers les bourgades de Forez et de Bourgogne. Elle retrouve ainsi cet itinéraire familier de l'axe Rhône-Saône, qu'elle avait une fois déjà parcouru, lors

de la «peste noire» (à laquelle nous laisserons son nom conventionnel), notre article ne prétend à aucun titre ni degré apporter de lumières nouvelles. Nous renvoyons donc aux différentes Histoires de cette catastrophe: depuis F. A. GASQUET, *The Great Pestilence*, Londres 1893, republié sous le titre de *The Black Death*, Londres 1908, jusqu'à PH. ZIEGLER, *op. cit.* Pour une appréciation critique et utile des ouvrages sur la peste noire, voir W. M. BOWSKY, *The Black Death*, Holt, Rinehart and Wilson, New-York, 1971, pp. 126-128.

⁴⁰ F. GASQUET, *op. cit.*, 1908, p. 39.

de la pandémie du VI^e siècle. En Provence, à la ville comme au village, l'événement prend des allures d'apocalypse. Les statistiques de feux, à ce propos, concordent entre elles⁴¹: dans la baillie de Moutiers, pour laquelle on possède des comptes démographiques relatifs à cinq localités, le nombre des feux tombe en effet de 75,4% entre 1345 et 1354; la ville de Grasse, elle, perd 45,7% de ses feux entre 1341 et 1351; trois villages de la viguerie de Grasse éprouvent des pertes comparables (baisse de 46,5% entre 1345 et 1352); au total, dans dix localités, villages et petites villes, dont on peut explorer le destin entre 1345 et 1355, dates rondes encadrant la peste noire, le nombre des feux passe de 8511 à 3839, soit une chute de plus de moitié (- 54,9%).

Pour une trentaine d'autres villages et bourgades explorés par les documents, la «fourchette» chronologique est cependant moins serrée: le *terminus a quo* se situe vers 1340, le *terminus ad quem* vers 1365. En ce cas, les états démographiques encadrent au moins deux pestes, celle de 1348 et celle de 1361, sans discriminer celles-ci l'une de l'autre; le total des feux dans cet échantillon passe de 7860 (vers 1340), à 4069 (vers 1365), chute de 48,2%⁴².

En bref: il est à la fois raisonnable et atroce de considérer qu'au terme des deux premières contagions (1348 et 1361), la Provence avait perdu, au bas mot, 40% de sa population d'avant-peste; l'essentiel de ces morts étant dû à la première pandémie, celle de 1348. Comment expliquer cette catastrophe indicible, qui équivaut,

⁴¹ EDOUARD BARATIER, *La démographie provençale du XIII^e au XVI^e siècle, avec chiffres de comparaisons pour le XVIII^e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1961.

⁴² On s'étonnera de constater que les localités du premier groupe, qui ont subi *une* peste, celle de 1348, sont plus lourdement frappées (chute de 54,9%) que celles du second groupe provençal qui ont subi, elles, deux pestes (1348 et 1361), et qui néanmoins ne voient leur nombre de feux baisser que d'un pourcentage moins atroce (48,2%). La raison en est que les localités pour lesquelles on a éprouvé le besoin de refaire les décomptes de feux peu après la peste de 1348, sont probablement parmi celles qui avaient été les plus éprouvées. En ce sens, notre premier échantillon est quelque peu «biaisé». Il reste que d'après toutes les données existantes, on peut admettre qu'au terme des deux premières pestes (1348 et 1361), la population provençale avait diminué d'au moins 40%.

toutes choses égales d'ailleurs, à ce que serait en notre époque, un holocauste nucléaire d'ampleur moyenne ?

La réponse est donnée par Guy de Chauliac, témoin courageux, en Comtat, de la pandémie provençale. «*La grande mortalité*, dit Chauliac, *commença à nous au mois de janvier (1348), et dura l'espace de sept mois. Elle fust de deux sortes: la première dura deux mois; avec fièvre continue, et crachement de sang; et on en mouroit dans trois jours. La seconde fust, tout le reste du temps, aussi avec fièvre continue, et apostèmes et carboncles ès parties extrêmes, principalement aux aisselles et aînes: et on en mouroit dans cinq jours. Et fut de si grande contagion (spécialement qui estoit avec crachement de sang) que non seulement en séjournant, ains aussi en regardant, l'un la prenait de l'autre*⁴³.»

Donc, pas d'équivoque : l'épidémie contadine s'est décomposée en deux segments chronologiques. Au cours de la première phase, purement hivernale (janvier-mars 1348), sévit une peste pulmonaire, foudroyante comme il se doit : parmi ses signes s'individualisent la fièvre, les crachements sanguins, la mort ultra-rapide, l'extermination universelle, la transmission directe du mal, d'homme à homme, par l'intermédiaire de l'haleine (et non point à travers le regard comme le croit Chauliac, pour une fois mal informé). Cet épisode pulmonaire donne, bien entendu, aux événements de 1348 en Provence, leur degré d'atrocité spécifique, jamais atteint dans la suite des temps. En revanche, les cinq mois qui suivent, au printemps et à l'été de 1348, se signalent simplement par une peste bubonique ; si dangereuse que soit celle-ci, elle tue moins, pourtant, que son homologue pulmonaire. Et, quant à l'avenir, elle a valeur de prémonition, puisqu'elle annonce un type d'événement qui, lui, deviendra coutumier ; dorénavant, des centaines de flambées, presque purement buboniques, à pourcentages faibles de complications pulmonaires, se produiront derechef en Provence et dans d'autres pro-

⁴³ GUY DE CHAULIAC, *La Grande Chirurgie*, éd. par E. NICAISE, Paris 1890, pp. 167-170. (L'éditeur de 1890 utilise une traduction française ancienne du texte de Chauliac.). Cf. aussi la très précise lettre envoyée d'Avignon, et citée dans J. DE SMET, *Recueil des chroniques de Flandre*, Bruxelles 1856, vol. III, p. 15.

vinces d'Occident, au cours des siècles pestueux qui vont de 1348 à 1720.

*

La question qui demeure posée, en 1348, par les événements et documents de Provence, peut se définir (mais non se résoudre !) de façon très simple. En deux mots : pourquoi cette catastrophe, aussi géante que complexe, d'abord pulmonaire, puis bubonique ? Pourquoi ce dérapage microbien, dont l'impact démographique, dans les pays occidentaux, n'eût, ni n'aura (espérons-le) jamais d'équivalent, au cours du second millénaire pris en bloc ?

Une question de ce type⁴⁴ appellerait d'abord, c'est probable, des réponses purement épidémiologiques. Celles-ci, à supposer – ce qui n'est pas le cas – qu'elles fussent pleinement connues par la science historique et médicale, mettraient en cause, au premier chef, les comportements du bacille, changeant à travers les siècles ; les mutations qu'il peut subir ; les compétitions qu'il encourt de la part d'autres espèces microbiennes ; bref ce destin changeant des maladies infectieuses dont nous ne savons pas grand chose, sauf qu'il existe et sauf qu'il détermine, en quelque mesure, certaines dates-clés dans le mouvement démographique de l'humanité. Par suite de l'inachèvement des recherches *ad hoc*, ces facteurs purement biologiques constituent, aujourd'hui encore, la face obscure, et néanmoins primordiale, du problème de la peste noire. D'autres aspects, plus superficiels, sont relativement mieux éclairés. Tels quels, ils permettent une approche utile, et qui nous aide à comprendre, partiellement, divers facteurs du naufrage final.

Le climat, d'abord. Dans le Comtat de 1348, comme dans la Manchourie de 1921, la peste pulmonaire est un épisode hivernal, qui se dissipe aux premières approches du printemps. Ce gradient thermique, en ce qui concerne l'atteinte des poumons, est en effet capital : qu'il s'agisse d'un gradient saisonnier, comme jadis en France du Sud, et Chine du Nord ; ou bien, d'un gradient géogra-

⁴⁴ Je remercie le Professeur Mollaret, spécialiste de la peste à l'Institut Pasteur de Paris, pour les suggestions qu'il a bien voulu m'apporter, au cours des entretiens que j'ai eus avec lui.

phique (comme c'est le cas à Madagascar: les épidémies de peste dans cette grande île demeurent buboniques sur la côte; elles deviennent pulmonaires une fois qu'elles se sont installées dans les régions plus fraîches des hauts plateaux). La mise en place d'une peste des poumons, dans le Midi de la France, pendant le fatal hiver de 1348, s'est opérée selon des processus canoniques. En premier lieu, il faut souligner que la peste pneumonique –, et pas seulement celle des bubons! –, a pu descendre toute armée des fameux navires gênois, responsables de l'apport des germes⁴⁵. En second lieu, les probabilités de métastase pulmonaire, dans une contrée nouvellement infectée par le mal bubonique comme est la Provence de 1348, sont toujours élevées pendant la saison froide. Les complications respiratoires et surinfections pulmonaires étant comme il se doit plus fréquentes et plus graves, de décembre à mars, il a suffi en janvier 1348 qu'un citoyen provençal fasse une simple peste bubonique, puis septicémique (infection du sang), pour que le germe aille se fixer sur ses poumons, spécialement vulnérables du fait de l'hiver. A partir de cet unique malade, ou de quelques uns, disséminés en diverses localités de Provence, la réaction en chaîne, car désormais c'en est une, s'est déclenchée; le premier personnage devenu pesteur pulmonaire est en effet un homme qui parle et qui a des rapports humains (on est en Provence); c'est aussi un homme qui tousse (on est en hiver). Il bombarde donc de son haleine, et de gouttelettes de salive ensemencées de germes, les membres de sa famille, ses amis, les passants, son confesseur et son notaire, qui, infectés à leur tour, contaminent de la même façon leurs proches. Dès lors, la réaction en chaîne est amorcée: la seule échappatoire, c'est l'isolement. Mais dans ces villages du Midi, à promiscuité sociable et miséreuse, la solitude est bien la dernière chose à laquelle avaient pensé les bâtisseurs de l'habitat.

⁴⁵ Il n'est pas impossible (mais il n'est pas non plus certain) que la peste venue de Crimée ait été pulmonaire dès son passage à Constantinople. Cf. à ce propos le texte de Jean Cantacuzene cité par GASQUET, *op. cit.*, éd. 1908, pp. 12/13. Voir aussi C. ANGLADA, *Etude sur les maladies éteintes...*, Paris 1869.

Pour que s'enclenche un tel processus, il n'est du reste nul besoin de présupposer l'occurrence d'une saison froide de type sibérien⁴⁶. Un hiver normalement rude, tel que Languedoc et Provence en connaissent, aujourd'hui encore, une année sur trois, a suffi pour lancer le cycle infernal de l'affection pulmonaire. Une fois mis en route, celui-ci s'est développé tout seul par contagions innombrables. Contre-épreuve : dès que surgit l'influence adoucissante du printemps de 1348, dès que décroît la toux, les organes respiratoires sont moins vulnérables ; la peste provençale, note Chauliac, cesse du coup d'être pulmonaire, pour redevenir simplement bوبونique.

*

De façon imprévue cependant, l'histoire sociale a son mot à dire, quand il s'agit d'apprécier le climat d'un hiver, concomitant d'une épidémie pneumonique. Le froid ressenti, en effet, n'est pas seulement fonction des rrigueurs mesurées par le thermomètre. Il varie aussi en raison inverse de l'efficacité du chauffage et des vêtements. De ce point de vue, les gens de Provence, et les Méridionaux du XIV^e siècle, étaient plutôt mal partis. Que le chauffage soit ridiculement inadéquat dans cette Provence du premier XIV^e siècle, dont les forêts sont pelées⁴⁷ par des groupes trop nombreux d'hommes, de chèvres, de moutons, c'est bien certain. Dans les trafics de cette région, il est question de douelles et de poutres pour les tonneaux, et pour les chantiers ; de charbon de bois pour les braseros des cuisines⁴⁸, plus que de bûches pour des cheminées

⁴⁶ L'hiver qui va de décembre 1347 à mars 1348 n'est pas mentionné comme doux ni comme rude dans la collection de C. EASTON, *Les hivers dans l'Europe occidentale*, Leyde 1928. La période antérieure à la peste fut pluvieuse à Montpellier (pendant trois ans, si l'on en croit le texte, probablement un peu simplificateur d'un médecin anonyme : *Tractatus de epidemia... 1349*, B. N. ms. latin 7026, f. 86; et 227, f. 209 v°). Il serait intéressant de découvrir des textes sur le caractère météorologique des mois de janvier et février 1348 aux bords du Golfe du Lion.

⁴⁷ THÉRÈSE SCLAFERT, *Cultures en Haute-Provence, Déboisements et pâtrages au Moyen Age*, Paris 1959.

⁴⁸ *Histoire du commerce de Marseille*, publiée sous la direction de GASTON RAMBERT, Paris 1949–1959, vol. II, p. 261.

qui n'existent guère, ou qui se réduisent à des foyers primitifs⁴⁹. Marseille (qui disséminera la peste en janvier/février 1348) constitue, dans la décennie qui précède cette date, une ville nullement dépeuplée, certes, mais appauvrie, et glaciale en hiver, si l'on en juge par la médiocrité des arrivages de bûches. Quant à l'habitat provençal, il n'assure pas lui non plus (même si l'on s'en tient aux normes peu exigeantes du XIV^e siècle) l'isolement thermique des populations. Voici quelques années, une archéologue a fouillé les ruines du village de Rougiers, actuellement désert, qui remontent aux années 1200–1400⁵⁰. En fait de maisons, elle a mis au jour de petits gourbis, sans escaliers ni cheminées, au sol mal équarri, aux foyers fumeux posés à même le roc. Le tout encaissé dans un réseau de ruelles ultra-étroites, où se déroulait une part de la vie sociale et qui complétaient l'entassement par la promiscuité. La pandémie de 1348 frappera durement les pauvres gens de ce site; et comme ailleurs en Provence, elle y fera disparaître plus de la moitié des villageois: leur sort, après tout, se compare à celui de ces ouvriers agricoles qui, par milliers dans leurs bicoques froides, furent sélectivement les victimes pulmonaires de la peste hivernale de Mandchourie, en 1920/21⁵¹.

Mal chauffés, mal logés, les Provençaux sont-ils également mal vêtus; autrement dit vulnérables au froid, d'une tierce façon? C'est fort possible. A Marseille, le commerce des cuirs, et des draps de toute espèce (de Languedoc, de France, de Flandre) connaît une décadence ininterrompue entre les décennies 1260 et 1340⁵². Certes, le second de ces trafics est davantage lié au grand commerce de la Méditerranée; quant au premier, il s'inscrit plutôt dans le marché régional. Prises dans leur ensemble, néanmoins, ces données s'accordent, qu'il s'agisse de cuirs ou de draps; elles suggèrent que

⁴⁹ Sur la difficile introduction de la cheminée, au cours de l'histoire de la civilisation médiévale, voir F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme*, Paris, A. Colin, 1967, pp. 223 sq.

⁵⁰ Je remercie Gabrielle d'Archimbaud, qui m'a fait connaître *in situ* les travaux effectués à Rougiers.

⁵¹ POLLITZER, *op. cit.*

⁵² *Histoire du commerce de Marseille*, *op. cit.*, vol. II, pp. 304–316, texte et graphiques.

les Provençaux du premier XIV^e siècle n'avaient, pour un grand nombre d'entre eux, ni chauffage efficace, ni maison confortable, ni chaleureux habits de drap de laine, ni bonnes chaussures. En 1348, une peste de saison froide, et qui s'attaque aux poumons, prendra ces malheureux au dépourvu : ils constitueront un terrain idéal pour les apparitions des métastases pulmonaires, et pour la réaction en chaîne qui s'en suivra. Ils ne passeront pas l'hiver.

Mais la tuerie broncho-pulmonaire et hivernale n'est pas seule en cause. Il reste à rendre compte, aussi, de la violence du phénomène des bubons qui s'exalte, en Provence et Languedoc, au moment même où disparaissent, à l'orée du printemps de 1348, les dernières traces de la flambée pneumonique.

A ce second stade, c'est chez les ectoparasites, et dans la promiscuité qui les favorise, qu'il faut chercher l'une des causalités fondamentales. La peste bubonique et septicémique est transmise à l'homme par les parasites du rat, mais aussi (*voir supra*) par les puces qui colonisent de préférence l'espèce humaine. On a, dans ce cas, non pas un cycle relativement lent (rat-puce-homme-puce-rat-homme, etc...), mais une rotation beaucoup plus rapide des bactéries (homme-puce-homme, etc...).

Quelles étaient donc les conditions nécessaires pour que pût se produire, au printemps et à l'été de 1348, une catastrophe bubonique de grande envergure ? D'abord, il a fallu pour cela une certaine dose de promiscuité des individus, facilement créée en Provence, vers 1348, par l'acquis de l'essor démographique ; par l'urbanisation au niveau des villes, et surtout des bourgs ; par le tissu des trafics. En second lieu, beaucoup dépend du degré d'hygiène, ou plutôt, de non-hygiène, que pratiquent les populations. Dans l'exposé fort précis⁵³ que constituent (quant à la vie quotidienne des Méridionaux), les registres d'inquisition de Jacques Fournier (vers 1320), les seuls bains dont il est question, dans le monde populaire et villageois, sont ceux, d'eaux minérales et chaudes, que fréquentent et les lépreux d'Ax-les-Thermes..., et le curé de Montaillon, quand il y vient recruter ses bonnes fortunes... C'est peu.

⁵³ J. DUVERNOY, *Inquisition à Pamiers*, Toulouse, Privat, 1966, chapitres IV et IX. Les textes originaux ont été publiés par J. DUVERNOY, *Le registre d'inquisition de Jacques Fournier*, Toulouse, Privat, 1965 (3 volumes).

J'ajouterai que le déclenchement de la peste bubonique et septicémique favorisé par cette mauvaise hygiène peut aussi dériver parfois des habitudes locales de l'épouillage! Les Méridionaux du XIV^e siècle sont très friands de cette forme de lutte antiparasites: l'une des plus grandes preuves d'affection que puissent donner au curé de Montaillon, toujours lui, ses diverses maîtresses, consiste précisément à l'épouiller, tantôt couché sur une table, tantôt à la fenêtre, cependant qu'il explique à sa belle quelque mystère cathare, ou qu'il détaille les charmes des jeunes filles qui passent dans la rue du village... Ces habitudes de «propreté» sont si enracinées en Languedoc, qu'un des doigts de la main est précisément dévolu à ces menues tâches, et qu'il reçoit le nom de «tuepoux⁵⁴». Or, cette façon d'écraser les ectoparasites (poux... et puces!) est quelquefois dangereuse pour les personnes qui la pratiquent, car les bacilles de la peste et du typhus, dont l'insecte est porteur, peuvent de la sorte entrer facilement dans la circulation sanguine par les minuscules blessures que l'écraseur, ou l'écraseuse, a sur les doigts.

Au terme de cette revue des causalités, réelles ou seulement possibles, faut-il penser, que dans ce vaste Midi, qui s'étend de Toulon à Port-Vendres, et plus largement, de Gênes à Barcelone, les carences de l'alimentation populaire, à la veille de la peste noire, ont affaibli les hommes, ruiné les organismes, et préparé ainsi le «terrain» d'accueil pour la pandémie des poumons...? Ce point de vue, apparemment raisonnable, a été soutenu jadis par Pollitzer⁵⁵, à propos de la peste mandchoue: selon cet auteur, les déficiences de la nourriture, en calories et en vitamines, auraient frayé la voie aux pneumopathies dont fut affligée la population pauvre des journaliers agricoles, dans les environs de Kharbine, en 1921. Celles-ci, à leur tour, auraient fait le lit de la peste pulmonaire, qui tua définitivement ces malheureux, pendant tout le temps de la saison hivernale... *Mutatis mutandis*, on est tenté d'appliquer ce schéma mandchou, rétroactivement, au Midi languedocien et provençal, qui souffrit, lui aussi, entre 1300 et 1348, de catastrophes alimentaires à répétition et d'une pauvreté chronique⁵⁶. Celle-ci affectant

⁵⁴ A. MONTEL et P. LAMBERT, *Chants populaires du Languedoc*, Paris 1880.

⁵⁵ *Op. cit.*

⁵⁶ E. LE ROY LADURIE, *Les Paysans du Languedoc*, Paris, S.E.V.P.E.N.,

tout à la fois l'habitat, le vêtement, mais aussi la nourriture des basses classes... L'honnêteté cependant oblige à dire que les spécialistes actuels de l'histoire ou de l'épidémiologie de la peste, tels que Biraben et quelques autres, ne croient guère à ce déterminisme de la dénutrition quant à l'occurrence de l'épisode pneumonique. Sans renoncer pour toujours à une explication «alimentaire» de ce type⁵⁷, il vaut donc mieux pour l'instant la laisser de côté... Nul doute que d'autres textes ne la fassent ressortir un jour du placard où nous la reléguons provisoirement.

*

En dépit de ces incertitudes, il est certain qu'en Provence, comme ailleurs, à la ville comme à la campagne, la peste noire est fille d'une culture de la pauvreté, de la saleté, de la promiscuité. Pauvreté du logement, et du vêtement (sinon de l'aliment), qui rendent d'autant plus cruelle la morsure du froid d'hiver; saleté de la crasse et des puces; promiscuité enfin, à l'échelon international (grand commerce eurasiatique et méditerranéen) et au niveau local (essor démographique; bourgeonnement des villes et des bourgades; trafics et migrations de toute sorte). Cette triple «culture», dont les aléas d'une saison trop froide démontrent la vulnérabilité, avait lentement mûri depuis les siècles au grand soleil de l'expansion provençale. Les difficultés du premier XIV^e siècle, sévèrement ressenties autour du Golfe du Lion⁵⁸, avaient atténué certains de ces traits (déclin du grand trafic); mais d'autres caractéristiques de cette «culture» étaient sorties renforcées des malheurs qui environnèrent la période 1310–1340. Et au nombre de celles-ci, figure au premier plan la pauvreté, attestée par les disettes successives, par

1966, vol. I, p. 141. Voir à ce propos W. ABEL, *Crises agraires en Europe*, Paris, Flammarion, 1973, p. 61 et note 1 (point de vue très nuancé).

⁵⁷ Elle est appuyée par quelques textes suggestifs chez B. BENNASSAR, *Recherches sur les grandes épidémies dans le Nord de l'Espagne, à la fin du XVI^e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969, p. 53 et passim.

⁵⁸ *Hist. comm. Mars.*, op. cit., vol. II, p. 39; BARATIER, op. cit., p. 81; G. LESAGE, *Marseille angevine*, Paris, E. de Boccard, 1950, p. 165.

les protestations incessantes⁵⁹ des villageois (contre l'usure et la déflation), par les bas salaires des travailleurs agricoles, garçons bêcheurs ou lieuses de vignes⁶⁰. Tout était virtuellement prêt en 1348, pour le déclenchement d'une catastrophe, qui ne serait peut-être jamais arrivée, ou qui du moins n'aurait pas atteint les proportions d'un cataclysme, si les hasards d'un hiver malfaisant n'avaient conféré au choc des bacilles sa capacité maximale. L'hiver 1347/48 fut-il – paradoxe d'une conjonction météorologique qu'on trouve assez rarement réalisée dans le Midi français – simultanément froid et humide? Cette hypothèse expliquerait sans doute assez bien la propagation rapide des maladies broncho-pulmonaires, qui fournirent aux formes les plus virulentes de la peste le terrain idoine.

*

Par delà les frontières du Rhône et des Hautes-Alpes, la peste française, au milieu du XIV^e siècle, n'offre qu'une réplique édulcorée, floue parfois, de son homologue provençale. Le flou, d'abord, découle de notre ignorance statistique: il se dissipera peut-être lorsqu'un érudit accomplira, pour d'autres provinces, le comptage massif des états de feux qu'a réussi Baratier en Provence, avant comme après 1348. Quant à l'édulcoration, elle dérive simplement des faits: en voyageant du Sud vers le Nord, d'un bout à l'autre du territoire, la peste perd en effet une partie de ses capacités destructives. On peut, du reste, expliquer assez bien cette atténuation progressive. En Provence, l'épidémie était hivernale, donc pulmonaire, et par là-même apocalyptique. Dans la France d'Oil en revanche, le mal n'arrive qu'un peu plus tard, au printemps puis en été. De ce fait, il est essentiellement bubonique: et son impact, pour atroce qu'il soit, est plus circonscrit que dans le cas qui précède. En matière d'épidémie, mieux vaut, tous comptes faits, peste à bubons que peste à poumons: pour vérifier cette théorie du

⁵⁹ Voir les textes anti-usuriers, qui, selon les lois d'alors du «millénarisme des imbéciles» se font antisémites: dans SCLAFERT, *op. cit.*, et BARATIER, *op. cit.*

⁶⁰ LESAGE, *op. cit.*, p. 164 (bas salaires d'avant-peste).

moindre mal, il suffit du reste de suivre la pandémie à la trace, de pays d'oc en pays d'oil.

Au point de départ, en Bas-Languedoc, on se trouve encore, tout comme en Provence, aux premières lignes du front pulmonaire. Les dégâts languedociens sont donc superlatifs, et la situation n'offre aucune différence avec les territoires méditerranéens sis à l'Est du Rhône. Les villes, Castres, Albi, perdent 55 % de leur population (mais Toulouse, seulement 30 %, semble-t-il). Les campagnes, faute de documents ou peut-être de recherches *ad hoc*, sont moins bien connues. Mais les quelques bourgades languedociennes pour lesquelles on a des statistiques accusent le même taux d'extermination qu'en Provence: plus de 50 % des feux, ou de l'effectif de l'assemblée des électeurs, sont couchés dans la tombe ou dans la fosse commune, en une seule peste (1348), ou en deux pestes (1348 et 1361). A Narbonne et aux environs, le mal d'hiver ou du «Carême» de 1348 (lisez: la peste pulmonaire), a enlevé, selon un témoin, le quart des personnes; et les bubons qui fleurissent au printemps continuent le massacre⁶¹. Les Occitans, qu'ils soient de Languedoc, de Provence, ou de Comtat, étaient totalement désarmés contre cette peste d'hiver (celle des poumons); ils le sont un peu moins face à l'avatar bubonique: ils utilisent en effet, pour mûrir les bubons pestueux, les emplâtres de bonne femme de la paysannerie montagnarde: figues et oignons cuits, pilés et mêlés avec du levain et du beurre⁶². Quant aux boucs émissaires, ce sont les agents du roi d'Angleterre, ou bien encore, trilogie remarquable,

⁶¹ Sur la peste noire en Languedoc, et sur les taux de mortalité annuelle (jusqu'à 500‰ pendant l'année critique) qui l'ont accompagnée, voir: G. PRAT, «Albi et la peste noire», in *Annales du Midi*, 1952; PHILIPPE WOLFF, «Trois études de démographie dans la France méridionale», in *Studi in onore di Armando Sapori*, Milan 1957; et du même auteur, *Les «estimes» toulousaines des XIV^e et XV^e siècles*, Toulouse 1956; E. LE ROY LADURIE, *op. cit.*, 1966, p. 142; *Documents de l'histoire du Languedoc*, publiés sous la direction de PHILIPPE WOLFF, Toulouse, Privat, 1969 (Collection Univers de la France), pp. 159–161.

⁶² CHAULIAC, éd. 1890, p. 172. Chauliac, qui préconise cette cure, était originairement garçon de ferme dans l'Aveyron. Il devint plus tard le premier chirurgien de son temps (CHAULIAC, *ibid.*, p. LXXXIX).

et sur laquelle il conviendra de réfléchir, les peuples accusent les juifs⁶³, les nobles, les lépreux...

En remontant vers le Nord cependant, et vers les hautes terres du Massif Central, l'épidémie se déleste peu à peu d'une portion de son potentiel explosif. Les montagnards, bien sûr, ne sont pas immunisés une fois pour toutes, de par leur lieu de naissance, contre le bacille de Yersin. Les «gavots» des Hautes Alpes en font l'expérience : paysans quasi-nus, pauvres, ils descendent sur Avignon en 1348, pour y enterrer les morts contre un bon salaire... Or ces ribauds, écrit un chroniqueur, ne font pas de vieux os⁶⁴... Après quelques inhumations réussies, la contagion les happe à leur tour. La relative immunité des montagnes, si tant est qu'elle soit réelle, ne dérive donc pas d'un état de grâce des organismes, mais des données particulières de l'environnement. Les monts du Forez et de Savoie fourniront à ce propos quelques exemples démonstratifs.

Remontant la vallée du Rhône, dont le rôle au cours de ce pèlerinage vers le Nord, paraît décisif, la peste est à Lyon en mai 1348. De là, elle explose de toutes parts, comme une bombe, en foyers multiples qui se disséminent à l'Ouest, à l'Est, au Nord. En Forez, Savoie et Bourgogne.

Une fois de plus, c'est la grande ville, puis en ordre hiérarchique et décroissant, les petites villes, qui servent de plaque tournante. Lyon, blessé de peste dès la fin du printemps, contamine en effet par-dessus l'axe montagneux qui va du Beaujolais aux Cévennes, la cuvette ou petite «Limagne» du Forez⁶⁵. Feurs, bourgade centrale de cette «Limagne» est empestée la première. Puis les villages du rebord de la conque sont touchés à leur tour, via Feurs, par le mal bubonique, au cours de l'été de 1348. Ensuite, de proche en proche l'épidémie se répand dans les montagnes du Soir, limitrophes de l'Est du Forez : la pandémie qui fait ainsi tâche d'huile parvient à ces monts, sous une forme derechef pulmonaire, pendant l'hiver de 1348-1349. En bout de course, l'ultime vague forezienne de la peste se répand jusqu'aux montagnes les plus hautes

⁶³ *Documents de l'histoire du Languedoc, op. cit., ibid.*

⁶⁴ DE SMET, *op. cit.*, vol. 3, pp. 16/17.

⁶⁵ E. FOURNIAL, *Les villes et l'économie d'échange en Forez au XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Presses du Palais Royal, 1967.

et les moins peuplées, sises au rebord extrême de la «cuvette»: Bois-Noirs et Monts du Forez, où la contagion prend son temps, et tue en catimini, de la fin de l'hiver 1349 jusqu'à la Toussaint⁶⁶. Enfin, privilégiés sont les isolats montagneux, les zones d'altitude juchées à l'écart des voies de passage et des chemins vicinaux (monts du Pilat, monts de la Madeleine et autres bouts du monde); ils ignorent complètement la grande pandémie, en 1348 et pendant les années qui s'ensuivent.

La peste est donc tombée comme une météorite au centre de la région forezienne. Les cercles concentriques, qui dessinent la propagation de son influence se sont étendus puis éteints progressivement, jusqu'au pied des monts qui bordent la conque. Quant aux pertes humaines (qui, en Forez, sont surtout d'origine bubonique), elles atteignent un pourcentage moins colossal qu'en Provence et qu'en Languedoc, ravagés par les métastases pulmonaires. Le Forez perd, en 1348, du quart au tiers de ses habitants. Alors que les provinces méditerranéennes, on l'a vu, voyaient souvent, quelques mois plus tôt, fondre la moitié de leurs effectifs. Quant aux montagnes foreziennes, les décès y concernent un pourcentage plus bas encore d'humanité, puisqu'ils frappent moins du cinquième des individus⁶⁷.

L'extermination forezienne ne couche donc dans la tombe ou dans la fosse, au milieu du XIV^e siècle, que 20 à 33 % d'autochtones. C'est peu par rapport au taux qu'on enregistre dans les régions de Marseille ou de Montpellier. C'est suffisant tout de même pour entraîner, en Forez comme en Comtat, les séances de fouettage en commun qui spontanément jaillissent, malgré le clergé, de la panique et de la dévotion populaires. Divers textes méridionaux ont décrit le phénomène en 1348: pieds nus, couvers de cendres, gémissant, s'arrachant les cheveux, les *battus* du plat pays se châtient de fouets très aigus; ce faisant, ils croient détourner sur eux toute la flagellation du monde, envoyée par Dieu sous forme de peste au genre humain, pour le punir de ses péchés⁶⁸.

⁶⁶ FOURNIAL, *op. cit.*, pp. 303-304.

⁶⁷ FOURNIAL, *op. cit.*, pp. 305-308; et p. 721 (graphique).

⁶⁸ Flagellants du plat pays autour d'Avignon «de tota vicina patria», témoignage précis d'un témoin oculaire, in J. DE SMET, *op. cit.*, tome III,

En Savoie, la peste rurale et des petites villes paraît assez comparable à ce qu'elle est en Forez. Sans doute, en 1348, une bonne moitié des villageois savoyards semble avoir disparu, dans la mince région explorée par les documents... A Saint-Pierre-de-Soucy, le nombre d'habitants tombe de 108 en 1347 à 55 en 1349; et dans sept autres paroisses, de 303 à 142. Mais 50% et plus de ces «paroissiens» tenant feu sont-ils réellement décédés? On peut en douter. Car trois ans plus tard, en 1352, le nombre de feux à Saint-Pierre et dans les sept autres communautés, remontera partout aux 4/5^e de ce qu'il était en 1348; et il restera ensuite accroché à ces taux très élevés⁶⁹. Les soi-disant «disparus» de 1348, pour une partie d'entre eux, ne sont donc nullement morts et enterrés. Migrants mobiles, comme savent l'être les Savoyards, ils se sont enfuis tout bonnement, pour revenir ensuite dans leurs chalets, une fois que le fléau semblait conjugué pour de bon⁷⁰. La peste savoyarde, probablement bubonique, et non pulmonaire, fut donc, si l'on en juge par ces chiffres, assez bénigne (tout est relatif), par rapport au cataclysme provençal. Il n'empêche que, tuant pour le moins 1/5^e du peuplement de Savoie, elle causa chez les survivants des dégâts psychologiques aux conséquences incalculables: dès la Saint-Jean 1348, et jusqu'en août, sous la menace ou sous le coup de l'épidémie, les villages ou bourgades de Savoie (Yennes, Aiguebelle), tuent leurs Juifs, accusés d'avoir posé du poison dans les fontaines. Quant aux Israélites de Chambéry, ils sont incarcérés, à leur tour, en décembre 1348, puis ils sont massacrés par la populace⁷¹.

p. 17; Flagellants du Forez, texte moins sûr dans FOURNIAL, *op. cit.*, p. 311.

⁶⁹ 102 feux à Saint-Pierre en 1352; 244 feux dans les 7 paroisses en 1352.

⁷⁰ PIERRE DUPARC, «Démographie de paroisses de Savoie», in *Bull. philol. et hist. (jusqu'à 1610)*, du Com. des trav. hist. et scient., 1962, p. 247, 275 (éd. 1965). Il est possible aussi, comme le note Duparc, que l'effectif moyen du feu savoyard ait diminué.

⁷¹ Textes réunis par M. COSTA DE BEAUREGARD, «Condition des Juifs en Savoie au Moyen Age», in *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, tome II, 1854. Les auteurs postérieurs n'apportent pas d'information supplémentaire sur ce point (par exemple V. DE SAINT-GENIS, *Histoire de Savoie*, tome I, 1868, p. 353; GERSON, «Juifs de Savoie», in *Etudes juives*, 8, 1884, p. 237).

Après Savoie et Forez cependant, c'est au tour de la Bourgogne d'être écharpée par la peste noire : ce désastre bourguignon, pour atroce qu'il soit, ne s'accompagne pas nécessairement de pogroms à la Savoyarde, ni d'apocalypse à la provençale. Surgi en été, il est presque purement bubonique. A Givry, gros village⁷², la peste, venue par le Rhône et la Saône, est à pied d'œuvre en juillet 1348, dans la deuxième quinzaine ; elle est très vive en août ; et elle culmine en septembre de la même année, à raison d'une dizaine de morts tous les jours (record battu le 10 septembre 1348 : 24 morts). Très sévère encore en octobre, elle s'efface enfin le 19 novembre. De son maximum d'août-septembre, on déduit qu'elle ne fut pas pulmonaire : elle n'a donc tué « que » 615 personnes, soit le tiers à peine des 2000 habitants que devait compter Givry à la veille de l'épidémie⁷³. Une fois de plus, on est en présence, tout comme en Savoie et surtout en Forez, d'un coup de hache. Mais ce n'est plus tout à fait l'extermination massive (presque un homme sur deux) qu'on rencontrait couramment quelques mois plus tôt en Provence et Bas-Languedoc, au moment de la pandémie pulmonaire et hivernale.

Plus au Nord, cette impression de détente et d'atténuation est plus marquée encore qu'en Bourgogne. On en prend nettement conscience, pour peu qu'on veuille bien accompagner dans sa progression le bacille pestueux, au long de la randonnée pour lui de moins en moins triomphante, qui, à travers le Bassin Parisien, le mène jusqu'aux Flandres. Il y a belle lurette, en effet, qu'on a signalé, entre partie Ouest et partie Est des Pays-Bas, l'existence d'une vaste zone urbaine et rurale qui fut à peine contaminée (dans le cas du Hainaut et du Brabant?) ou complètement épargnée (en ce qui concerne le Limbourg et la Hesbaye de l'Est), par les dégâts de la peste noire⁷⁴. Tout se passe comme si les deux « pinces » de l'épidémie, l'une se rabattant à partir de la France en 1349, l'autre depuis l'Allemagne en 1350, ne s'étaient pas complètement refer-

⁷² Saône et Loire, arrondissement de Châlon-sur-Saône, chef-lieu de canton.

⁷³ 310 feux en 1360, d'après P. GRAS, « Le registre paroissial de Givry », in *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, tome 100, 1939, p. 307 (de cet article provient tout le paragraphe ci-dessus, concernant Givry).

⁷⁴ E. CARPENTIER in *Annales E. S. C.*, 1962, p. 1073, citant les travaux de H. VAN WERVEKE.

mées: elles auraient, ainsi, délimité ou préservé dans l'année cruciale du milieu du siècle, aux environs de Bruges et de Gand, un «sanctuaire» territorial, aux portes duquel s'arrêta l'infection. L'existence d'autres «sanctuaires» du même type était du reste plausible dès 1348, dans la zone sud de la France actuelle: l'un d'entre eux semble bien s'être individualisé, à l'heure même de l'épisode pulmonaire, en pleine Provence et Camargue, aux environs de Beaucaire et Tarascon, où le nombre des feux ne diminua point⁷⁵. De même en Béarn⁷⁶ et dans de vastes régions des Pyrénées, les montagnes jouèrent en 1348, comme elles font souvent, le rôle d'écran et d'isolat antipeste. (Il est vrai que de ce point de vue les Pyrénéens ne perdirent rien pour attendre. Les recensements de 1385 trouveront le Béarn aussi dépeuplé que les pays aquitains qui le bordent au Nord. C'est à croire que les habitants de cette province, épargnés par la pandémie de 1348, n'en succomberont que mieux aux contagions des décennies suivantes, précisément appelées «pestes des montagnes»⁷⁷; ou bien qu'ils émigreront, pour aller remplir tant bien que mal les zones vides creusées par la première peste dans les régions du voisinage...) Tout comme en Flandre, Béarn ou Camargue, certaines aires délimitées, quasi vierges de peste, semblent bien s'être constituées, pour des causes fort obscures, en diverses campagnes de la région parisienne.

Quoiqu'il en soit, la peste noire, en Ile de France et Champagne, fut attendue avec tous les signes de l'anxiété la plus vive: dans la région champenoise, le désastre fut présagé si l'on en croit un médecin de l'époque⁷⁸ par le vent chaud du Midi, par les brumes fétides, par les maladies de printemps et autres «varioles»,

⁷⁵ BARATIER, *op. cit.*, pp. 142, 143: faible diminution ou maintien complet du nombre des feux dans les communautés de la viguerie de Tarascon, en 1316, 1319, 1352 (mais certaines objections sont possibles: d'abord cette chronologie est un peu lâche; en second lieu, l'état de 1352 n'est-il pas la copie non mise à jour d'un état antérieur à 1348?).

⁷⁶ P. TUCOO-CHALA, *Gaston Fébus*, Bordeaux, Bière, 1959, p. 221; et du même, «Peste noire en Béarn», in *Revue régionaliste des Pyrénées*, 1951 (n° 111/12). Les références me sont fournies par E. CARPENTIER, *art. cit.*

⁷⁷ E. LE ROY LADURIE, *Paysans de Languedoc*, *op. cit.*, pp. 142/43 et note 1.

⁷⁸ DAMOUZY, in COVILLE, *Histoire littéraire de la France*, vol. 37, 1959, p. 529.

par les dysenteries ou fièvres putrides, qui formaient comme la menue monnaie de l'épidémiologie du XIV^e siècle⁷⁹... ; une fois survenue, la peste justifia l'angoisse qui l'avait précédée. Introduite à Paris par le village de Roissy en France, elle frappa cruellement la capitale, ville monstrueuse et donc vulnérable. Au plus fort de l'attaque, il y aurait 800 morts par jour dans la grande ville, et cinquante mille victimes en tout pendant les dix-huit mois qu'aurait duré la contagion. Ces chiffres en tant que tels sont parfaitement douteux, ils suggèrent néanmoins que fut atrocement mutilée, au cours des mois décisifs, la démographie du bas peuple parisien ; suggestion confirmée par les données locatives, et surtout par les courbes salariales : à l'hôpital Saint-Jacques aux Pèlerins, les salaires des ouvriers du bâtiment, stables en valeur nominale et réelle de 1339 à 1348, décollent juste à cette date, pour bondir du simple au double en l'espace d'un an ; cette hausse se confirmant et s'accentuant jusqu'en 1360. Or, entre temps, les prix du grain, malgré quelques soubresauts, n'ont pas augmenté⁸⁰. Donc le salaire réel s'est puissamment accru ; c'est la faute aux bacilles, bien sûr, qui ont tué de nombreux ouvriers, déséquilibré le marché de la main-d'œuvre, et augmenté par compensation les gains des survivants. Les classes pauvres ont, dans leur chair, pâti de cette peste parisienne, et leurs malheurs furent faiblement compensés par quelques consolations salariales.

Les élites de la capitale, en revanche, n'ont perdu de leurs effectifs qu'un pourcentage assez mince⁸¹. Et les campagnes d'Ile de

⁷⁹ Comparer avec les travaux de PETER, GOUBERT et MEYER sur le XVIII^e siècle, in DESAIVE, *op. cit.*

⁸⁰ Sur tout ce qui précède, voir G. FOURQUIN, *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Age*, Paris, 1964, pp. 227-28; B. GERE-MEK, *Le salariat dans l'artisanat parisien aux XIII^e-XV^e siècles*, Paris 1962 p. 123. Voir aussi la remarquable mise au point de J. FAVIER, *Les contribuables parisiens à la fin de la guerre de cent ans*, Genève, Droz, 1970, p. 10 et note 22 (la «fourchette» chronologique de la population parisienne se situerait autour de 200 000 habitants vers 1328 et 100 000 habitants vers 1421).

⁸¹ R. CAZELLES dans une étude qu'a publié le *Bull. philolog. et hist. (jusqu'à 1610)* du Com. des trav. hist. et scient., 1962, a bien montré que les élites d'oïl furent moins massacrées que celles d'oc, en 1348.

France, elles aussi, ont quelquefois traversé la tourmente sans subir trop de dégâts. Certaines communautés, bien sûr, ont rude-ment souffert : ainsi Saint-Denis, qui pour son malheur servit de relai entre le foyer initial de Roissy-en-France et la capitale elle-même. Divers villages ont été décimés au point d'être abandonnés par leur curé ; ou bien ils furent écharpés finalement par la pandémie, alors qu'ils se croyaient sains et saufs et qu'ils avaient déjà organisé de grands bals avec cornemuse et tambour, pour se réjouir d'une immunité précaire⁸²... Mais ailleurs, dans certaines régions du vieux domaine capétien, on est resté bien tranquille pendant la grande peste qui n'a fait qu'effleurer ou qui même a ignoré une zone de calme. Ce fut le cas, par exemple, des villages de vallée, plaines et forêts qui constituent le bailliage de Senlis ; un bailliage dans lequel le milieu du XIV^e siècle paraît curieusement euphorique, la peste n'ayant fait que passer au loin comme un mauvais rêve⁸³. Il en va à peu près de même, dans quelques paroisses ou circonscriptions rurales proches de Paris, pour lesquelles on a la chance d'avoir des *censiers*, encadrant la peste. Ainsi près de Pontoise, à Garges : On comptait dans ce village 90 tenanciers qui payaient redevances au grand prieur de Saint-Denis en 1327. On en comptera encore 86 en 1351. Les pertes dues à la peste noire, si per-tes et si peste locale il y eut, sont infimes, quand on les compare à celles qui furent enregistrées en Provence et en Bourgogne⁸⁴.

Ces résultats, obtenus dans une paroisse qu'il est possible, grâce aux documents, de passer au peigne fin, corroborent ce que suggère ici et là une vision globale du nombre des hommes ; à Garges, et sans doute en d'autres villages, autour de Paris et de Senlis, la peste noire sévit sans doute, mais bien moins qu'au Sud⁸⁵ : moins

⁸² Chroniques de Guillaume de Nangis, et de Saint-Denis, citées par A. PHILIPPE, *Histoire de la peste noire*, Paris 1853.

⁸³ B. GUÉNÉE, *Tribunaux et gens de justice dans le bailliage de Senlis à la fin du Moyen Age*, Strasbourg 1963, pp. 48-49.

⁸⁴ Archives nationales, Paris, S 2620 et S 2621 (censiers de Garges) ; FOURQUIN, *op. cit.*, p. 349 ; DOMINIQUE VINCENT-BOCQUET, *Garges-lès-Gonesse, 1273-1400*, D. E. S. inédit de l'Univ. Paris VII, 1973.

⁸⁵ Cf. à ce propos, sur la vocation pesteuse du Midi, les textes que j'ai cités dans mes *Paysans du Languedoc*, 1966, p. 195 et note 1.

qu'à Marsillargues (Bas-Languedoc); ou qu'à Givry (Saône-et-Loire). Elle n'entame pas l'effectif d'ensemble des redevables.

Pour conclure, j'userai, avec la permission du lecteur, d'une image inexacte, mais pédagogique: au terme d'un bilan sur la peste noire, entre Rhône et Seine, on pense invinciblement à ces engins nucléaires, dont les effets, toujours horribles, sont néanmoins d'autant plus disparates et atténués qu'on s'éloigne du point d'impact. Il apparaît que dans l'aire précitée, l'explosion dévastatrice affecta précisément le Midi méditerranéen où, pour le malheur à tout jamais de la civilisation occitane, ce fut le poumon qui souffrit. Quant aux «retombées» très dangereuses, que dissémine la contagion ultérieure jusqu'en Ile-de-France, Picardie et Normandie, elles sont plus buboniques que pulmonaires; leur effet est donc très inégal selon les régions; selon les groupes sociaux; selon les zones, urbaines ou rurales. Ces inégalités sont même si fortes qu'elles excitent parfois chez ceux qui en sont les bénéficiaires, une ironie féroce pour les victimes: «*1348... fut la mortalité si grande parmi la Normandie que les Picards se moquaient des Normands pour cela*⁸⁶...» Au cœur même du royaume capétien, il est clair en tout cas que la pandémie a saigné la capitale, beaucoup plus qu'elle n'a dépeuplé l'Ile-de-France paysanne. Dix ans après la peste, au moment où s'ouvrira en 1358, l'acte décisif de la Révolution parisienne, la bourse de Jacques Bonhomme sera singulièrement aplatie; mais ses forces démographiques en plus d'un village seront encore intactes, ou peu s'en faut.

*

Après l'évocation, essentiellement française en l'occurrence, du premier court-circuit bacillaire depuis l'Asie centrale jusqu'à la région parisienne, il ne m'est pas possible de décrire en détail les incursions subséquentes du fléau pesteur. (Rappelons d'après Biraben, que de 1348 à 1530 environ, elles présenteront, dans les limites de l'hexagone, un caractère géographiquement dispersé mais quasi annuel au total⁸⁷.) Je voudrais plutôt tenter un bilan chiffré

⁸⁶ Texte cité par COVILLE, *op. cit.*, p. 390.

⁸⁷ BIRABEN, ouvrage d'ensemble sur la peste (à paraître): voir le graphique relatif à la chronologie française des occurrences pestueuses.

des conséquences démographiques du phénomène de dépopulation séculaire, à l'échelle toujours du territoire français. Je me placerai en un premier temps, dans la France de l'avant-peste, à l'heure du culmen des populations, vers 1330. Et d'autre part, au terme des *Wüstungen* – pesteuses et plus que pesteuses! – dans le creux profond des peuplements, vers 1450 (date large).

Bilan démographique: la France de l'avant-peste

Avant-peste d'abord: un siècle avant les constats de ruine du milieu du XV^e siècle, la France, vers 1330 ou 1340, regorgeait d'hommes. La région parisienne, la haute et moyenne Normandie, la Picardie, le Dauphiné, le Languedoc central, annonçaient des densités campagnardes qui déjà équivalaient à celles qu'on recensera dans les mêmes régions, quatre ou cinq siècles plus tard, sous Louis XIV, ou parfois sous Bonaparte. Le Rouergue, la Provence, la Savoie, la région nimoise, elles, ne s'élevaient pas vers 1330 jusqu'à des plafonds si haut placés: leur niveau de population était un peu inférieur à celui qui sera homologué au XVIII^e siècle; bien supérieur néanmoins à l'étiage démographique que connaissent ces quatre régions vers 1440. L'Etat des feux de 1328 confirme du reste, dans le cadre global du royaume, les certitudes locales qu'on vient d'évoquer. Et d'abord au niveau des communautés d'habitants: on dénombrerait en chiffres ronds 24 000 paroisses, en 1328, dans les territoires directement contrôlés par les agents du Roi. Ce chiffre énorme était indicatif d'une forte densité du peuplement; il constituait, à sa manière, une sorte de «plafond», qui ne devait jamais être dépassé par la suite. Dans le même cadre territorial, on recensera, en effet, 23 000 paroisses vers 1585; 21 000 à 22 000 à la fin du XVIII^e siècle; 23 117 en 1794/95. Quant au nombre des feux, comptés en 1328, il s'élevait (toujours dans la portion contrôlée par les agents du Roi) à 2 470 000; soit les 84,6% du chiffre obtenu à la fin du XVII^e siècle dans les mêmes limites territoriales (29 193 16 feux)⁸⁸. Une autre méthode de calcul, fondée sur l'effectif

⁸⁸ F. LOT, «L'état des paroisses et des feux en 1328», in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1929.

moyen de la paroisse-type (99,93 feux en 1328; 114,27 feux en 1720) donnerait un pourcentage assez proche: selon ce mode d'estimation, la population de la France, dans les régions recensées en 1328, serait les 87,5% de son homologue de 1720⁸⁹. Pour être exact, en ce domaine semé d'embûches, il convient d'abord d'être imprécis: disons donc qu'en gros, et compte-tenu du fait que les provinces annexées plus tard (Provence, Dauphiné, Savoie, Alsace) étaient elles aussi très peuplées ou même surpeuplées au début du XIV^e siècle, les évaluations proposées dans le tableau I qui suit peuvent être raisonnablement retenues (on notera que dans ce tableau nous partons d'une comparaison avec les chiffres avancés par Vauban pour les années 1690–1700. Ils ne sont certes pas irréprochables, mais ils autorisent néanmoins une statistique à base d'exploration régressive).

Tableau I

	A	B
	Population de la France vers 1700 dans les frontières de la fin du XVII ^e siècle ⁹⁰	Estimation vers 1328, dans les mêmes frontières qu'en colonne A
Hypothèse haute (peu vraisemblable)	20,9	18,3
Hypothèse moyenne	19	16,6
Hypothèse basse (la moins vraisemblable)	17,1	15
(chiffres en millions d'habitants)		

Au vu de cette «fourchette», il ne semble nullement absurde de penser qu'en 1328, à l'heure des surpopulations, après l'essor démographique un peu délivrant du XIII^e siècle, la «France», dans les

⁸⁹ M. REINHARD, A. ARMENGAUD, J. DUPAQUIER, *Histoire générale de la population mondiale*, Paris, 1968, pp. 90/91: données calculées par moi d'après les données totalisées du tableau de la p. 91.

⁹⁰ P. GOUBERT, in F. BRAUDEL et E. LABROUSSE, *Histoire économique de la France*, Paris, P.U.F., 1970, vol. II, p. 13.

limites approximatives de l'hexagone actuel, comptait entre seize et dix sept millions d'habitants. Cette masse humaine de 1328 est gigantesque, quand on songe aux faibles moyens disponibles pour la faire vivre: il lui manque, en effet, non seulement les ressources d'une agriculture très productive comme est la nôtre; mais même, en tout ou partie, les simples adjuvants qui pendant le XVIII^e siècle permettront tant bien que mal de faire subsister 20 millions puis 25 millions de Français: parmi ces «adjuvants», dont certains sont subalternes et d'autres capitaux, figureront notamment: le commerce extérieur et colonial, la masse monétaire, l'industrie citadine et campagnarde, les réseaux urbain, routier, administratif, bourgeois; et aussi, impossibles à chiffrer, mais stimulants, le savoir-faire et la compétence des agents économiques... Tous ces facteurs, faibles ou parfois même absents au premier XIV^e siècle; et qui au XVIII^e siècle, pèseront si lourd, pour faire basculer sans révolution technologique l'économie vers la croissance.

Sur ces peuplements trop nombreux des années 1300–1340, sévissent donc, en dépit des ponctions d'hommes opérées par les famines de temps à autres, les malédictions les plus logiques. D'admirables performances régionales, comme celles qu'accomplissent la viticulture bordelaise ou les gros domaines à blé du bassin de Paris n'empêchent pas que, dans l'ensemble, la situation soit plutôt sombre. Les grands défrichements, terminés depuis belle lurette, butent sur les sols marginaux, ou sur des forêts dont la survivance s'avère indispensable aux besoins de charpente et de combustible. La «frontière» médiévale dont l'avance avait si longtemps permis l'expansion d'un monde agraire, cesse désormais de progresser. Les rendements du grain plafonnent, et cette stabilité fâcheuse, nouvellement acquise, n'est pas difficile à expliquer: la révolution agricole, issue du Haut Moyen Age, et qui donna la charrue, le collier du cheval, la diffusion du moulin, avait longtemps fécondé, de ses retombées bienfaisantes, l'économie des périodes romane et gothique. Mais la technologie agricole semble désormais, pour quelque temps, à court d'innovations décisives...

Le premier XIV^e siècle, avec son peuplement pléthorique affrontant l'inélasticité du produit brut, est le temps non pas d'une crise, au sens vague de ce mot passe-partout; mais bien d'une société

bloquée, ou quasi-bloquée, dans ses profondeurs campagnardes. Et d'autant plus vulnérable aux accidents conjoncturels, comme par exemple, en sa fureur inédite, la famine de 1315. Dans cet environnement défavorable, les rustres ploient et parfois meurent, sous la triple oppression, typiquement ricardienne et malthusienne, que font peser sur eux la lourdeur des rentes, le misérabilisme des salaires et l'exiguité des parcelles. Les maîtres du sol, en effet, prennent occasion de la demande des terres, impliquée par le fourmissement des rustres, pour mettre au plus haut la rente foncière, domaniale ou seigneuriale, décimale, voire fiscale. L'offre des bras, trop abondante, contribue, pour sa part, à écraser le salaire, en toutes ses formes : monétaires, naturelles ou mixtes. Enfin l'essor démographique des siècles antérieurs a induit, comme un carroyage durable du sol, le morcellement exagéré des lopins ; ceux-ci coexistant du reste, non sans frustrations, avec la vaste réserve des terres exploitées directement par le seigneur ou par son fermier. Réserve qui n'est peut-être pas aussi étendue qu'on l'avait crû quelquefois⁹¹, mais dont l'ampleur n'est tout de même pas négligeable.

Ces maux cumulatifs n'étaient pas, après tout, nécessairement insupportables. Les paysans de France en verront bien d'autres, et par exemple au cours des pires phases d'un XVII^e siècle tragique, sans que, pour autant, s'écroule la société dont ils seront membres. Hélas, vers 1340, les Dieux sont contre les rustres. Après quelques épisodes belliqueux et bien connus, qui correspondent aux débuts de la «Guerre de Cent Ans», la peste de 1348 (voir *supra*) inaugure les catastrophes à répétition, très souvent bacillaires en tout ou partie, qui vont détruire le peuplement national. Un siècle d'épreuves multiples s'écoule ainsi, et vers 1445, la «peau de chagrin» est en place dans ses dimensions minimales. On peut dorénavant quantifier l'exiguité nouvelle, qu'elle soit de fraîche date ou de belle lurette, de la population «post-Wüstungen».

⁹¹ M. GUY BOIS, dans une thèse à paraître, présentera sur ce point certaines observations importantes.

Bilan démographique (suite) : le degré zéro du peuplement (vers 1445)

Du Sud au Nord, à nouveau : en Provence, à territoires comparables, on compte 70 000 feux avant la peste noire ; 30 000 chefs de famille, en 1471 ; 130 000 maisons, en 1765⁹². Les «unités» mises en cause (feu, maison, chef de famille) sont loin d'être rigoureusement compatibles. Il n'en demeure pas moins que le minimum bas-médiéval, dans la grande province de l'extrême-Sud, est sûrement inférieur d'une bonne moitié aux maxima précités des siècles antérieurs et postérieurs. En Languedoc aussi, toutes les données convergent vers une appréciation du même ordre⁹³. Qu'il s'agisse des listes électorales, des états de communiants ou des rôles de contribuables. La documentation du XV^e siècle (entre 1410 et 1480) dénonce toujours des effectifs humains qui sont inférieurs de 50 % *grossost modo* à ceux de l'avant peste, ou de l'après-Renaissance (cette seconde expression incluant la seconde moitié du XVI^e siècle ; le XVII^e siècle, même en mauvaise époque ; et bien sûr, le XVIII^e siècle).

Dans le diocèse de Genève⁹⁴ (dont une partie s'étendait sur les territoires actuels de la Savoie), on possède des statistiques du nombre de feux qui concernent, selon les dates, de 200 à 500 villages. L'indice 100 étant affecté aux années du quasi-minimum démographique (1443–1445), deux méthodes de calcul –, la première tenant compte des données de 1470, et la seconde négligeant celles-ci –, permettent de reconstituer, par une chaîne d'indices, le mouvement de la population entre 1339 et 1518 (voir tableau II).

Ces chiffres sans mystère disent l'effroyable baisse en «chute libre» de 1339 à 1411 ; puis une baisse continue jusqu'en 1443 (la population diocésaine, en ce milieu du XV^e siècle, n'est plus que les 42,5 % de ce qu'elle était en 1339). Par la suite, une stagnation, ou une stabilisation, comme on voudra l'appeler, s'instaure jusque vers 1470–1482. La très légère reprise s'amorce dès la décennie 1470, se transforme en indéniable essor de 1482 à 1518, mais à cette

⁹² BARATIER, *op. cit.*

⁹³ E. LE ROY LADURIE, *Paysans de Languedoc*, *op. cit.*, deuxième partie.

⁹⁴ Voir l'article de L. BINZ, «La population du diocèse de Genève à la fin du Moyen Age», in *Mélanges Antony Babel*, vol. I, Genève 1963.

date ultime, les villages du Genevois sont loin d'avoir récupéré, il s'en faut de beaucoup, les hauts niveaux de 1339.

Pour en revenir à la période de déclin, puis de stagnation qui se dessine autour du lac Léman pendant le XV^e siècle, on notera que l'essentiel des malheurs qui la causèrent n'est pas imputable aux conflits armés. Le diocèse de Genève a vécu en paix pendant toute cette période de dépression démographique, depuis le milieu du XIV^e siècle, jusqu'en 1475. Dans ces conditions, le déclin du peuplement des campagnes peut et doit s'expliquer par d'autres causes: pour une faible part, par l'exode rural (la ville de Genève se développe au XV^e siècle mais, petite encore, elle n'a pu absorber qu'une faible part du déflct humain qui nous préoccupe). Il faut donc incriminer (comme antécédent le moins substituable à la

Tableau II. Diocèse de Genève

années	indice du niveau de la population (1 ^{re} méthode)	indice du niveau de la population (2 ^e méthode)
1339	234,8	234,8
1411-1414	115,2	115,2
1443-1445	100	100
1470	98,5	
1481-1482	99,5	101,2
1518	128,0	130,1

baisse), les pestes et autres épidémies; et aussi le cycle infernal de déchéance économico-démographique qui se développe un peu partout dans l'Europe de ce temps-là; la récession drastique des marchés, provoquée elle-même par les coupes sombres que produisent, au sein du peuplement, les mortalités à jet continu. En ce qui concerne le facteur pesteux, il suffit de se reporter aux souvenirs d'enfance épouvantés du maître d'école Platter, témoin, pour la Suisse, d'une mauvaise santé persistante, qu'il constate encore au début du XVI^e siècle: «Mon père attrapa la peste et mourut... De mes frères et sœurs, j'ai connu deux sœurs, Elsbett et Cristina... Cristina est morte dans une épidémie de peste, et neuf autres personnes, en tout, avec elle, dans le même lieu dit⁹⁵.»

⁹⁵ TH. PLATTER, *Autobiographie* (trad. M. Helmer), *Cahier des Annales*, n° 22, Paris, A. Colin, 1964, p. 21.

Ce pays de Genève fournit une courbe détaillée à l'historien qui cherche un trend précis. Le cas genevois, en outre, paraît assez typique (même en pourcentage de chute) du destin d'ensemble des Alpes du Nord : le Dauphiné et le Faucigny par exemple, ne dénombrent plus en 1475 qu'un nombre de feux global qui représente les 47,7% du total de 1339 : les montagnes, le long de la vallée de l'Isère, figurent parmi les régions les plus désertées : ceux de leurs habitants qui survécurent aux épidémies et autres désastres choisirent en effet d'abandonner leurs sols pauvres : ils s'installèrent dans la plaine la plus riche, comblèrent les vides qu'avaient creusés, là aussi, les épidémies⁹⁶.

Plus au Nord, en Bourgogne, *les cherches de feux*, nombreuses, devraient permettre à bref délai la mise au point d'une synthèse de démographie bas-médiévale, telle que celle qu'a réussie Baratier pour la Provence. D'ores et déjà, on sait que la région bourguignonne a été très éprouvée par la peste noire, qui, dans la bourgade de Givry, fit disparaître le tiers des habitants (voir *supra*). Par la suite, au XVe siècle, quelques données très dispersées mais convergentes notent l'existence prévisible d'un «plancher» du peuplement par rapport au «plafond» de la fin du XIIIe siècle. Dans quatre villages de la châtellenie de Saint-Romain (département actuel de la Côte d'Or), on comptait 119 feux en 1285, soit en gros un demi-millier d'habitants. Or ces mêmes localités dénombrent seulement 36 feux, en 1423, et se tiennent autour de 30 à 50 feux entre 1430 et 1460⁹⁷. Baisse de plus de moitié. A Ouges⁹⁸, autre village bourguignon, il y avait 70 à 80 feux en 1268 ; une cinquantaine (dont $\frac{1}{4}$ à $\frac{2}{5}$ de feux mendians) entre 1375 et 1400 ; 13 feux (dont seulement trois solvables), en 1423, au terme d'un groupe d'années particulièrement désastreuses ; et puis 15 feux en 1430 ; 28 en 1436, 34 en 1444, 42 en 1450 ; une cinquantaine enfin vers 1470... Le creux de la vague se situe ainsi vers 1420 à

⁹⁶ A. FIERRO, *Les enquêtes de 1339 en Faucigny*, thèse (inédite) de l'Ecole des Chartes (1964/65) ; et du même : «Un cycle démographique en Dauphiné», in *Annales*, 1971, p. 959.

⁹⁷ D'après J. M. PESEZ, *Archéologie du village déserté*, Paris, A. Colin, *Cahier des Annales*, n° 27, p. 97.

⁹⁸ MARTIN-LORBER in *Annales de Bourgogne*, n° 117, 1958.

1430; et, de toute façon, jusque vers 1445, on reste à la moitié seulement des hauteurs démographiques de la fin du XIII^e siècle. Somme toute, qu'il s'agisse des cinq villages précités ou des zones urbaines et suburbaines de Chalon-sur-Saône⁹⁹, dépeuplés à 58% entre 1360 et 1413, la Bourgogne rurale et citadine est complètement dans l'abîme vers 1420; elle demeure «mal partie» encore (en dépit d'un redressement plausible en quelques lieux), entre 1425 et 1450.

Ces chiffres bourguignons sont du reste pleinement confirmés par l'enquête récente de Marie-Thérèse Caron: dans dix villages du Tonnerrois, elle trouve 352 feux en 1423 (chiffre en baisse nette par rapport à 1400–1402). Or, ces dix localités, comme j'ai pu le vérifier d'après Saugrain, auront 940 feux vers 1700¹⁰⁰.

Le plancher bas-médiéval en Tonnerrois est donc à 37,4% du niveau de l'un des «plafonds» modernes, et pas du plus élevé d'entre eux.

Dans la région parisienne (pour 80 paroisses environ, réparties entre le doyenné de Montmorency et l'archidiaconé de Josas), la dépopulation entre 1328 et 1470 est au moins des deux tiers; elle atteint des taux analogues, et tout aussi effroyables, dans le bailliage de Senlis et en Beauvaisis¹⁰¹. En Normandie, c'est pire encore: vers 1450, le pays de Caux, d'après l'un de ses historiens les plus récents, aurait perdu les trois quarts des effectifs humains qu'on y dénombrait vers 1315¹⁰². La cause immédiate de cet effondrement presque incroyable, ce sont bien sûr les guerres; mais, pour une bonne part, dans la mesure où celles-ci disséminent aussi les autres facteurs de mort: c'est-à-dire la faim, et également, qui nous concernent, les épidémies; l'une étant stimulée par les dépréciations des récoltes et par la destruction du capital agricole; les autres étant véhiculées par les puces des militaires et des miséreux...

⁹⁹ H. DUBOIS, «Chalons d'après les cherches de feux», in *La démographie médiévale, Sources et méthodes*, public. du Congrès de l'Assoc. des hist. médiév., série des *Annales de la Fac. de Nice*, 1971.

¹⁰⁰ MARIE-THÉRÈSE CARON, Thèse inédite sur *Le Tonnerrois au XV^e siècle* (Université de Nanterre, 1972).

¹⁰¹ G. FOURQUIN, *Campagnes...*, op. cit., pp. 364/65; GUÉNÉE, op. cit.

¹⁰² GUY BOIS, op. cit., à paraître.

Quittons la Normandie martyre, pour laquelle, relativement à cette époque, Guy Bois propose l'idée d'un «modèle Hiroshima». Vers l'Ouest, en Bretagne (région qui n'est pas située comme la Normandie ou l'Ile-de-France, au cœur de ce «chaudron des sorcières» qu'est la France des guerres de cent ans), on comptait entre 1 000 000 et 1 250 000 habitants vers 1390 (le chiffre «d'avant peste» n'est pas connu). Vers 1450, cet effectif a baissé vraisemblablement d'un quart: une maison sur quatre est vide. Or, ce million de Bretons du milieu du XV^e siècle est à comparer aux deux millions d'habitants que comptera la même province, à la fin du XVII^e siècle¹⁰³.

En Bordelais, on n'a pas de chiffres précis pour la fin du Moyen Age. Mais l'enquête de 1459, menée par l'archevêché de Bordeaux¹⁰⁴, indique, pour un échantillon de 330 paroisses, qu'un quart d'entre elles est en état de désertion totale ou du moins bien avancée. La plupart de ces communautés villageoises refleuriront par la suite. Mais comment ne pas songer, dans ces conditions, pour 1459, à un niveau du peuplement bien inférieur à celui qui sévissait auparavant, lors de l'avant-guerre et de l'avant-peste, au temps de la domination des Anglais... Il est possible, d'après des recherches récentes, que la population ait diminué des deux tiers.

J'ai gardé pour la fin de ce paragraphe les problèmes spéciaux qui concernent, au XV^e siècle, l'extrême nord des pays français ou «francophones». Tout indique que la crise parfois moins prononcée que parmi les autres territoires, ne fut pas moins négligeable. Tant s'en faut! En Artois, pour 32 villages, on comptait 2121 ménages en 1229; on en dénombrera seulement 1222 en 1469¹⁰⁵. La réduction est moins dramatique qu'en Ile-de-France ou en Normandie (où les pertes sont de 72%). Cela implique tout de même une régression de 43% des effectifs par rapport au beau Moyen Age. En Cambrésis,

¹⁰³ *Histoire de la Bretagne*, publiée sous la direction de J. DELUMEAU, Toulouse, Privat, 1969, pp. 182 et 206 (H. TOUCHARD).

¹⁰⁴ R. BOUTRUCHE, *La crise d'une société: seigneurs et paysans du Bordelais pendant la guerre de cent ans*, Bordeaux 1947.

¹⁰⁵ J. M. PESEZ, in *Villages désertés et histoire économiques*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1965, p. 170. J. M. PESEZ utilise et cite un travail inédit d'A. BOQUET, 1956.

le peuplement du XV^e siècle est plus bas que celui du bon XVI^e siècle: dans 12 villages, 495 feux sont décomptés en 1444 contre 563 en 1469 et 640 en 1540¹⁰⁶. On notera pourtant une fois de plus, que le creux du XV^e siècle (par rapport au plein du XVI^e siècle) est loin d'être aussi marqué, en Cambrésis, qu'en Provence ou en Languedoc.

En Hainaut, de bons historiens avaient crû devoir minimiser les pertes consécutives au *Wüstungen* de la fin du Moyen Age. En fait, ces pertes furent probablement lourdes: au cours de la peste noire, divers villages, pour lesquels on conserve des recensements, perdent la moitié de leurs feux (d'après G. Sivery). Par la suite, la population du Hainaut continuera imperturbablement de descendre, quoique modérément: elle tombe en effet de 31 000 feux en 1365 (date du premier et bas palier connu de l'après peste, à 22 000 feux pendant les deux mauvaises périodes du XV^e siècle (1400–1424; et 1479 à 1501¹⁰⁷). Celles-ci, il est vrai, sont séparées l'une de l'autre par une récupération heureuse, qui ramène la population hennuyère, momentanément, vers 1450, à 28 000 feux. Niveau proche de celui de 1365. Mais bien inférieur au haut plateau d'avant la peste noire¹⁰⁸.

En dépit des nuances précitées, l'Artois, et plus encore le Hainaut, furent donc eux aussi endommagés par la crise. Pour trouver des populations moins ébréchées que celles-là, il faut aller tout à fait vers le Nord. En Brabant, que la peste noire n'a, paraît-il, guère touché, le nombre des feux tombe de 92 000 au milieu du XIV^e siècle, à 75 000 vers la fin du XV^e. Soit une perte, somme toute, modérée, de 19%¹⁰⁹.

Au vu de ces dossiers, si divers, une «pesée globale» devient possible. Avec, bien sûr, les réserves et les approximations d'usage.

¹⁰⁶ H. NEVEUX, in *Annales de démographie historique*, 1971, p. 269.

¹⁰⁷ M. A. ARNOULD, *Les dénominvements de foyers dans le Comté de Hainaut (XIV^e–XVI^e siècles)*, Bruxelles 1956, pp. 278/79; G. SIVERY, «Hainaut et peste noire», in *Mém. et publ. de la Soc. des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut*, t. 19, 1965, p. 433 (cf. E. CARPENTIER, in *Annales*, 1968, p. 646).

¹⁰⁸ Sur la peste noire en Hainaut (baisse de 48,5% du nombre des feux entre 1286 et 1365), voir SIVERY, art. cit.

¹⁰⁹ J. CUVELIER, *Les dénominvements de foyers en Brabant*, 1912, cité par REINHARD, ARMENGAUD, DUPAQUIER, *op. cit.*, pp. 98 et 107.

Et compte-tenu aussi d'un gradient des catastrophes, moins implacable pour l'extrême Nord.

En présence de ces chiffres, et au terme d'une évaluation d'ensemble, il est permis de risquer, au sujet du peuplement de la France, quelques suggestions : cette population, en ses périodes de plus ou moins grande plénitude, atteignait, comme on sait, environ 17 millions d'habitants (vers 1330) ou 19 millions (vers 1700). Au plus bas du creux démographique, vers 1440-1470, elle ne pouvait donc pas dépasser dix millions de personnes, si même elle n'était pas au-dessous de ce chiffre : dix millions, soit une baisse de 42 %, très modérément calculée par rapport au plafond probable de 1328. Trop modérément, sans doute...

Dix millions d'âmes (donc huit à neuf millions de ruraux), telle est l'approche raisonnable, et de toute façon, le *maximum* qu'on puisse attendre de cette basse démographie de l'extrême fin du Moyen Age.

La grande coupable, mise en évidence par les peintres des danses macabres, c'est la mort. Car il n'y a aucune raison de penser que le XV^e siècle français se soit caractérisé du côté de la fécondité, par un refus systématique de la vie. L'âge au mariage (qu'on ne connaît guère pour cette époque), n'était probablement pas plus élevé qu'il ne le sera entre 1600 et 1800. Or le fait qu'en cette seconde

Tableau III. Population en «basse époque» du XV^e siècle

Régions situées aujourd'hui, en tout ou partie, dans l'«hexagone»	Baisse par rapport à l'avant-peste	Infériorité par rapport à l'âge classique (XVII ^e siècle)
Provence	57 %	
Languedoc	50 %	idem
Grésivaudan	60 %	
Dioc. de Genève	57 %	
Bourgogne	+ de 50 %	
Région parisienne	baisse de $\frac{2}{3}$	
Normandie	baisse de $\frac{3}{4}$	
Bretagne		50 %
Artois	43 %	
Hainaut	baisse probable de moitié	

période, les filles jugent bon, en bien des lieux, de se marier vers 25 ans ou même plus vieilles encore, n'empêchera pas la population (grâce à une mortalité plus basse), de s'accroître fortement: du moins au XVIII^e siècle. Ce n'est donc pas, pour en revenir au XVe siècle, l'âge tardif du mariage – à supposer qu'il le fût effectivement –, qui faisait stagner les populations ou qui les précipitait vers l'abîme.

A défaut de ce facteur, serait-ce un refus d'engendrer, né d'une contraception primitive, ou d'une aménorrhée de famine, de misère ou d'angoisse, qui expliquerait les bas niveaux démographiques du XVe siècle? Le peu, le très peu qu'on connaît n'incline point à penser qu'il en soit ainsi. En Cambrésis, Hugues Neveux, qui utilise pour cela les dates de distribution de vivres aux accouchées, a pu calculer, dans un village, l'intervalle moyen entre les naissances. Faute de mieux, c'est un indice approximatif de fécondité¹¹⁰. Cet intervalle est de 29,5 mois dans l'époque du bas peuplement (1468–1482), contre 30,5 mois en 1559–1575, quand la population connaît des temps meilleurs. On voit que la fécondité des Cambrésiennes au déclin du Moyen Age ne le cède à rien à celle des Beauvaisines, si fécondes, à l'époque classique. Or, malgré ces louables efforts, les femmes de Cambrai, au temps de notre Louis XI, ne parviennent point à stopper le déclin ou à enrayer la stagnation démographique: c'est donc qu'un facteur est en jeu, qui contrarie leurs entreprises. Ce facteur, c'est la mortalité; c'est l'espérance de vie très raccourcie, qui provoque la rupture précoce des unions conjugales avant que l'épouse ait eu le temps de parcourir l'essentiel de sa carrière féconde. C'est ainsi qu'en dépit d'une fécondité absolument normale et «pré-malthusienne», le nombre des naissances par foyer (indice grossier de «natalité»), dans le village précédent du Cambrésis, est de 2,2 par foyer entre 1476 et 1481/82; contre 3,1 entre 1559/60 et 1574/75. Rompus trop vite, les couples du XVe siècle étaient, en dépit de leur haute fécondité, moins productifs d'enfants au total que ne le seront les ménages des époques suivantes.

*

¹¹⁰ H. NEVEUX, Thèse (inédite).

La mort est la grande coupable des récessions du peuplement. Et parmi les causes de mort, la peste, toujours elle, ne manque jamais de faire les gros titres. La peste bas-médiévale fleurit sur la vermine et les puces, responsables de la contamination d'homme à homme.

Dans une région donnée, la peste, au XV^e siècle, peut frapper approximativement tous les dix ans (région de Chalons-sur-Saône¹¹¹); ou même tous les 2, 3 ou 4 ans, voire annuellement; c'est le cas dans le pays toulousain¹¹², qui, comme tout le Midi, est beaucoup plus pesteur que la France du Nord. Dans l'ensemble, les villes sont probablement les plus frappées, mais les campagnes ne sont nullement épargnées. A l'échelle française, la peste au XV^e siècle est présente en permanence: chaque année, sans exception, elle sévit en quelque canton du Royaume. Dès lors qu'on l'envisage de cette façon (au plan national), le cycle de la maladie n'implique que des rémissions brèves (jamais plus de deux ou trois ans dans la période 1350–1540); des rémissions, qui, de toute manière, ne sont jamais totales; il subsiste toujours un petit foyer pesteur quelque part, près de Caen, de Béziers, ou de Beauvais, selon les années. Ce rythme endiablé qui maintient les pestes en permanence, c'est celui-là même que connaîtront encore, bien après qu'il ait disparu d'Occident, certains pays islamiques jusque vers 1840. Aux environs de cette date, des mesures prophylactiques très simples (quarantaine, etc...), telles qu'on les avait adoptées en Europe depuis le milieu du XVI^e siècle, rendront les épidémies pestueuses, dans tel pays musulman, plus espacées¹¹³. Il semble, si l'on en juge par cette comparaison, qu'au XV^e siècle, les populations européennes et notamment françaises étaient encore très désarmées devant le fléau (elles le combattront, au contraire, de façon rationnelle et finalement victorieuse à l'époque classique). A la fin du Moyen Age, on se fiait encore par trop, pour se tirer d'affaire, aux processions à Saint Roch, ou bien on se bornait à faire preuve de crânerie; on agissait quelquefois comme si de rien n'était; on ne prenait pas toujours les mesures énergiques de désinfection, d'expulsion,

¹¹¹ S. GUILBERT, dans *Annales*, 1968, pp. 1283–1300.

¹¹² LE ROY LADURIE, *Paysans de Languedoc*, op. cit., vol. II, p. 942.

¹¹³ J. N. BIRABEN, ouvrage cité sur la peste, à paraître.

d'isolement, qu'adopteront de plus en plus les bureaux de santé des villes, puis les fonctionnaires et finalement les militaires, au XVI^e, et surtout au XVII^e/XVIII^e siècles. Le résultat, c'est, à chaque décennie bas-médiévale, de nouvelles et multiples hécatombes qui écrètent les effectifs humains, et qui prolongent, comme à petit feu, la stagnation démographique; sans que pourtant elles réussissent à empêcher la reprise finale; laquelle intervient à une date variable selon les régions, au cours de la seconde moitié du XV^e siècle.

*

On me dira qu'en France, à côté des pestes, la guerre et la famine ont joué un rôle éminent, comme accélérateurs de la dépopulation. Mais l'histoire comparée commande: dans les autres pays d'Europe, on ne retrouve pas ce même ensemble de facteurs. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, les pays scandinaves, la Catalogne et le Portugal ont pu être éprouvés entre 1340 et 1450 par divers épisodes guerriers: leurs peuples ont pourtant échappé pour l'essentiel aux dévastations de la «Guerre de Cent ans», effectuées chez nous sur place. Le terme même de «Guerre de Cent ans» n'a du reste aucune signification en ce qui concerne la plupart des nations du continent, hors de France. Et pourtant, tous ces pays ont connu, pendant la fin du Moyen Age, un dépeuplement séculaire, du tiers ou de la moitié, très comparable à celui qu'on enregistre chez nous. En Allemagne, la courbe pollinique issue de la tourbière du Rhön indique que les *Wüstungen* de la seconde moitié XIV^e siècle et du XV^e siècle, sont les plus intenses et les plus prolongées qu'on ait jamais enregistrées entre l'an mil et le XVIII^e siècle¹¹⁴. Puisque la guerre est hors de cause en tant que facteur global, susceptible d'agir à l'échelle même de l'Europe, il convient d'envisager d'autres éléments d'explication. Alors la famine? ou plus généralement la série séculaire des crises de subsistance successives? Mais voyons! A elle seule, celle-ci ne saurait expliquer la réduction drastique, en

¹¹⁴ Voir la courbe pollinique d'Overbeck, 1557, reproduite dans *Annales*, 1962, p. 445.

un siècle, de la population d'Occident. Car les famines qui se suivent à moyen et à long terme finissent à elles toutes seules par créer assez vite les conditions de leur propre apaisement. En abaissant le niveau du peuplement, elles rendent possibles le retour de l'abondance frumentaire. Leur capacité d'explication, dès lors qu'il s'agit d'une dépopulation massive et séculaire, est donc très faible. Plus généralement, la surpopulation des années 1280–1310, et le plafonnement pléthorique des effectifs humains au début du XIV^e siècle, pouvaient aboutir, et ont abouti en effet (comme l'a montré Postan dans la foulée de Malthus), à une stabilisation démographique, voire à un déclin modéré du peuplement bas-médiéval (on retrouvera un phénomène du même genre, dans une conjoncture assez analogue, au XVII^e siècle de la stagnation, après les débordements populationnistes du XVI^e siècle). Il n'y avait cependant aucun motif, en nécessité, pour que les surpopulations du commencement du XIV^e siècle engendrassent, du seul fait de leur prégnance antérieure, la série apocalyptique qu'on enregistre à partir de 1348. Celle-ci a requis en fait, pour se produire, l'adjonction d'un facteur additionnel, qui pour tous les pays occidentaux, *a fait la différence*: ce facteur – exogène du point de vue de l'Europe mais endogène du point de vue de l'Eurasie –, c'est le bacille de Yersin. Sans l'intervention supplémentaire de ce fléau venu pour nous de l'extérieur, on ne voit pas comment les surpeuplements du premier XIV^e siècle auraient trouvé *en eux-mêmes* l'énergie dialectique qui leur eût été indispensable pour se transformer – par une pirouette à la Hegel – en leur contraire; et pour donner les effectifs si faibles, si maigres et si radicalement contrastés avec l'avant-peste, qu'on rencontrera presque partout vers 1450. Reste donc, comme antécédent le moins substituable et comme facteur commun d'une débâcle général du peuplement, la mort épidémique, et plus particulièrement la peste à répétitions, conçue comme le résultat du court-circuit microbien, dont j'ai tenté ci-dessus de dessiner les grandes lignes. Bien entendu, les pestes à leur tour s'insèrent régionalement dans un processus global, et beaucoup plus complexe, dont Abel et surtout Postan, en brillantes synthèses, ont précisé les linéaments. La dépopulation, née d'abord des pestes comme premier moteur, engendre les crises économiques de mé-

vente et de marasme, accompagnées du gangstérisme guerrier (Postan), qui contribuent de plus belle à ébrécher le peuplement. Mais à eux seuls ces facteurs dérivés ne sauraient rendre compte de l'extraordinaire étrangeté et, disons le mot, du caractère inouï des événements démographiques qui s'enchaînent en Europe occidentale, entre 1348 et 1450. Tellement inouïs qu'ils ne se peuvent comparer qu'aux résultats, qu'on devine, qu'auraient de nos jours des guerres nucléaires ou bactériologiques. Le caractère à la fois universel et monstrueux des catastrophes biologiques qui prennent place à la fin du Moyen Age ne saurait se comprendre, si l'on ne donne pas sa juste place qui est nécessairement la première à la causalité microbienne¹¹⁵.

Le génocide amérindien: les travaux de Woodrow Borah

L'unification microbienne, aux XIV^e et XV^e siècles, intéresse pour le moins l'Eurasie à l'Ouest du Thibet: et notamment l'Europe occidentale, dont le cas est assez bien connu; peut-être concerne-t-elle aussi la Chine où des signes suspects d'essoufflement démographiques se font sentir à la fin de notre Moyen Age (en chronologie européenne).

A partir de l'extrême fin du XV^e siècle, cependant, et pendant les cent ou cinquante années qui suivent, les processus de pollution épidémique font un pas de géant dans la direction de l'Ouest, au-delà du cap Finistère. C'est désormais une grande partie du continent américain qui subit l'impact de «l'unification»: les capacités dévastatrices de celle-ci se font désormais sentir sans commune mesure avec celles, pourtant déjà très intenses, qu'on avait notées dans notre Europe. Au centre d'une méditation sur l'apocalypse américaine, il faut placer, bien évidemment, l'œuvre de Woodrow Borah.

L'historien de Berkeley a en effet révisé ou plutôt détruit les idées de Soetber qui se refusait à croire aux catastrophes de

¹¹⁵ Voir W. ABEL, *Crises agraires en Europe (IX^e–XIX^e siècles)*, Paris, Flammarion, 1973, pp. 61–70.

l'après-conquête en ce qui concerne le cas mexicain¹¹⁶. Pour cette révision déchirante, les documents massifs les plus divers ont été utilisés par Borah: sources pictographiques de l'époque de la Renaissance, qui proviennent des autochtones du Mexique; enquêtes et recensements espagnols; données du fisc qui, à l'aide de calculs assez simples relatifs à la charge d'impôt globale, à la taxation par famille, et au nombre de personnes par ménage, permettent de reconstruire approximativement l'effectif humain à l'époque de telle ou telle ponction fiscale. Bien entendu, l'imprécision reste forte, et les chiffres finaux, en millions et en centaines de milliers d'âmes, sont seulement, selon Borah, «une devinette au point central d'une marge d'erreur probable» (*a guess at the mid point of a probable range*).

Par cette méthode cependant, Borah et son équipe parviennent à obtenir des ordres de grandeur impressionnantes pour le Mexique d'avant la conquête. Il est vrai que la culture du maïs permettait d'y entretenir, bien avant Cortéz, une population considérable; les signes de saturation malthusienne n'y manquaient pas, du reste: on avait enregistré déjà quelques famines au cours du XV^e siècle, et la persistance des sacrifices humains, après tout, pouvait être interprétée, pourquoi pas, «comme le signe que la culture locale contenait divers éléments favorables à une limitation de l'effectif des sujets...».

Cela dit, le pire n'est pas toujours sûr; la catastrophe finale n'était nullement inévitable; les faits, bien établis, de tension malthusienne qu'on enregistrait au Mexique à la fin du XV^e siècle auraient fort bien pu conduire, en l'absence de contact extérieur et infectieux, à une pure et simple stagnation de longue durée des peuplements, laquelle eût été de même type que celle qu'on enregistrera en bien des régions d'Europe au XVII^e siècle.

C'est le choc exogène de la conquête – dont il n'est nul besoin de rappeler qu'elle fut réalisée par Cortéz aux dépens de l'empire aztèque en 1519–1521 – qui devait, lui, jeter bas cette démographie; celle-ci fragile certes mais relativement stable si l'on était

¹¹⁶ SOETBER, dans *Pet. Geog. Mitt.*, d'après BORAH, *New Spain's Century of depression*, Berkely, Univ. of Calif. Press, 1951.

resté en un pur contexte endogène, à supposer qu'on ait pu maintenir celui-ci vierge de pollution extérieure.

Dans un premier apprécis, Cook et Simpson¹¹⁷ ont proposé les chiffres suivants pour l'hémorragie postcortézienne de la population du Mexique central :

1519:	11	millions d'habitants
1540:	6,4	»
1565:	4,4	»
1597:	2,5	»
1607:	2	»
vers 1650:	1,5	»
1700: env.	2	»
1793:	3,7	»

Ces nombres, déjà étonnamment hauts vers l'amont chronologique, et terriblement déprimés vers l'aval (1650), évoquent mieux qu'un long discours l'impact des raids espagnols et de la prise de possession qu'ils rendirent possible. Les recherches suivantes, qu'a menées Woodrow Borah dans les prolongements de son premier livre, aboutissent à renforcer encore, vers les haut et vers le bas si je puis dire, cette impression d'écroulement. Une étude serrée de la *Suma de Visitas* compilée en 1547 permet à l'historien américain de réviser en hausse les chiffres mexicains relatifs à la première moitié du XVI^e siècle¹¹⁸. Ceux-ci, continués par ceux des décennies suivantes, devraient désormais se lire comme suit¹¹⁹:

1518:	25,2	millions
1532:	16,9	»
1548:	7,4	»
1568:	2,6	»
1580:	1,9	»
1595:	1,4	»
1608:	1,1	»

¹¹⁷ S. F. COOK et L. B. SIMPSON, *The population of Central Mexico in the sixteenth century*, Yale, New Haven, 1948, cité par W. BORAH, *New Spain's Century of depression*, Berkeley, Univ. of Calif. Press, 1951, p. 3.

¹¹⁸ W. BORAH et S. F. COOK, *The population of Central Mexico in 1548*, mêmes éditeurs, 1960.

¹¹⁹ D'après S. F. COOK et W. BORAH, *Essays in population history*:

Un tel tableau évoque, entre 1518 et 1608, la mise en place persistante d'un taux de décroissance démographique: celui-ci se situe entre – 3 % et – 6 % *par an*. Calculés sur une base locale, les taux en question sont spécialement atroces dans les basses régions côtières du Mexique central, plus exposées aux maladies et aux contacts. Ils sont moins élevés sur le plateau mexicain lui-même: celui-ci relativement sain par comparaison; et parfois moins contaminé que ne l'est le pays d'en bas. Le déclin lui-même, mesuré sur échelles logarithmiques qui remplacent les pertes absolues par des pourcentages, commence à se ralentir à partir de 1580, date après laquelle les épidémies, au lendemain même de l'enfer du matlazahuatl, deviennent un peu moins apocalyptiques. C'est donc au cours des vingt dernières années du XVI^e siècle, qu'on atteint le plancher démographique, depuis lequel, beaucoup plus tard—postérieurement à 1650 —, une reprise redeviendra possible: celle-ci ne sera du reste, pendant bien longtemps, qu'une médiocre et partielle récupération.

Des monographies ponctuelles, comme celle qui concerne la région de Mixteca alta¹²⁰, complètent et confirment les pesées globales qu'effectue ainsi Woodrow Borah:

Population de la région de Mixteca Alta (Mexique)

1520:	700 000 habitants
1532:	528 000 »
1569:	100 000 »
1540:	57 000 »
1660–1670:	30 000 »
1742:	54 000 »
1777:	74 000 »
1803:	76 000 »
1826:	65 000 »

Mexico..., vol. 1, Berkeley, 1971; BORAH et COOK, *op. cit.*, 1960, p. 114; COOK et BORAH, *The Indian population of Central Mexico, 1531–1610*, même éditeur, 1960, p. 48.

¹²⁰ S. F. COOK et W. BORAH, *The population of the Mixteca alta, 1520–1960*, même éditeur, 1968.

Dans ce cas également, les taux de décroissance sont d'abord absolument catastrophiques; mais ils commencent, si je puis dire, à décroître à partir de 1580, une fois qu'est atteint le «plancher» des effectifs. La récupération, lente et pénible, ne s'amorce en ce pays de Mixteca alta, qu'après 1650; elle ne se confirmera, désormais très vive, qu'au-delà de 1850.

*

Cette méditation sur le nombre s'accompagne, chez Borah, de la mise en œuvre de toute une série d'indices complémentaires, soigneusement étudiés pour la période de 1520–1650; l'historien de Berkeley souligne d'abord un vif contraste: la démographie indienne s'écroule mais le peuplement des Blancs, lui, est mieux immunisé ou protégé contre les épidémies et fléaux divers qu'il se charge pourtant de répandre. Dès 1570, il y a 60 000 Blancs au Mexique Central; il y en aura 125 000 en 1646, 565 000 en 1742 et 784 000 en 1772. En même temps, la destruction de la masse indienne s'accompagne d'une crise du ravitaillement, que fournissaient normalement les Dominés à peau colorée, pour l'usage des Dominants à peau blanche: à la fin du XVI^e siècle, les livraisons de dindons et de poule diminuent, le produit des dîmes en grain tombe. On doit créer des *latifundia* dirigés par les colonisateurs pour pallier les carences toujours plus graves de l'agriculture indigène, qui dépérît finalement par manque de bras. Mince consolation: au fur et à mesure que l'homme amérindien se raréfie, le bœuf et le mouton, par millions de têtes, prennent sa place. D'irréversibles processus d'érosion sont déclenchés par cette invasion du bétail, devenu mangeur d'hommes, ou qui remplace les cadavres d'hommes. Des systèmes à base de corvées, de quasi-esclavage pour dettes, voire d'attache à la glèbe, sont mis en place: le colonisateur espère qu'ils remédieront au déficit béant de la main-d'œuvre autochtone. Comme chez les Européens des XIV^e et XV^e siècles, le coût du travail des Mexicains (dont l'offre se raréfie) augmente beaucoup plus vite que celui des matières premières et des produits agricoles. Les salaires, qui se gonflent donc, ne sont pas seuls en cause. Les textiles, gourmands de main-d'œuvre, voient leurs prix multipliés

par 20 ou 30, entre 1520 et 1610; en revanche, l'inflation des cours du grain, plus dépendants de facteurs purement naturels, est nettement moins forte que celle qui affecte les tissus. On manque aussi au Mexique, après 1580–1600, de main-d'œuvre pour les mines argentifères; le déficit local du peuplement pendant la première moitié du XVII^e siècle devient ainsi l'une des causes de la «panne d'argent» qui asphyxie graduellement, au loin, l'économie méditerranéenne. Et cela jusqu'à ce qu'interviennent, au Mexique encore, après 1670–1700, les reprises démographique et minière. Même la conjoncture des constructions d'églises se conforme assez fidèlement au trend des populations de la Nouvelle Espagne: au Mexique espagnol des premières décennies, dit Borah, on bâtissait avec intensité, pour la plus grande gloire de Dieu, tout comme on construira pour le profit, plus tard, en Europe, aux plus beaux temps de la Révolution industrielle. On gaspillait au milieu des cantiques la main-d'œuvre indienne sur les chantiers sacrés. Et puis après 1576–1579, les bâtisseurs de cathédrales devront renoncer à leurs projets... On ne leur a pas forcément coupé les crédits. Mais il n'y a plus ni maçons, ni surtout manœuvres pour construire la maison de Dieu; ni assez de fidèles pour remplir celle-ci.

Borah, brièvement, s'interroge sur les causes de ce déclin démographique, accompagné d'un cortège de phénomènes secondaires. Elles s'expliquent, en grande partie, par les phénomènes épidémiques, consécutifs à «l'unification microbienne». Il n'est pas question bien sûr d'absoudre ni de blanchir la colonisation espagnole, tout aussi cruelle qu'une autre. Il n'est pas non plus question de nier le fait que les Indiens, en certains cas, ont adopté une véritable attitude suicidaire. Ils se sont laissé mourir; ou bien ils ont renoncé à procréer. Mais ces causes ne peuvent être qu'additionnelles ou partielles. Le facteur central demeure microbien. A preuve: dans les régions d'Asie et d'Afrique que touchera la colonisation européenne, on n'enregistrera pas de génocide ou d'ethnocide aussi radical que ceux qui furent constatés dans le Nouveau Monde. Les populations autochtones des vieux continents, elles, se maintiendront, puis s'expandront. La relative bénignité du contact dans l'Ancien monde n'était pas due à une gentillesse particulière du conquérant. Mais à l'immunisation au moins partielle dont jouissaient les colonisés du

crû, par rapport aux microbes qui circulaient de longue date d'un bout à l'autre de l'Eurasie et de l'Eurafrique. Au contraire, les indigènes des Caraïbes, du Mexique, et d'Amérique du Sud et du Nord, doivent, eux, absorber en une seule fois le choc d'innombrables agents pathogènes: ceux-ci infestaient de très longue date le vieux continent; mais leur action nocive était inconnue jusque vers 1500 dans les territoires récemment découverts qui allaient former le Nouvel Empire espagnol. Les maladies venues d'Europe, bénignes ou moins bénignes, telles que la rougeole, la variole, diverses variétés de grippe, ou la scarlatine, prennent de ce fait des allures de catastrophe, outre-Atlantique. Le *matlazahuatl* qui, à la fin des années 1570, couche dans la tombe une grosse fraction de ce qui reste du peuplement autochtone «n'est peut-être qu'une forme (anodine pour les Blancs) d'influenza¹²¹». En période tardive, vers 1700–1750, les Indiens de Basse-Californie sur fond de syphilis, souffriront de peste, de variole, de typhus, de dysenterie, et de rougeole¹²². Les Européens avaient apporté avec eux le grave et le moins grave, la peste et l'influenza; mais ces divers fléaux, revigorés aux dépens d'une humanité locale qui les ignorait pour une grande part, s'étaient conjugués sans discrimination les uns aux autres, pour donner le coup de grâce, ou peu s'en fallait, aux peuplements indigènes de l'Amérique.

Car les régions mexicaines ne sont pas seules en cause. Au Pérou, les travaux récents de Nathan Wachtel permettent d'y voir clair, quant aux problèmes locaux qu'a posés en son temps, parmi les Cordillères, l'unification microbienne. Depuis la conquête par Pizarre jusqu'à la fin du siècle, Wachtel¹²³ note en effet d'impressionnantes hécatombes. L'empire inca, dans ses limites traditionnelles, comptait 7 à 8 millions d'habitants (peut être 10 millions?) vers 1530, ou plus exactement vers 1524, avant la première épidémie. Mais 2,5 millions vers 1560; soit une baisse d'au moins 60% en 30 ans. Et 1,3 à 1,5 millions en 1590: soit un déclin supplémentaire de – 40 %

¹²¹ P. CHAUNU, *L'Amérique et les Amériques*, Paris, 1964, p. 104.

¹²² S. E. COOK, *The extent and significance of disease among the Indians of Baja California, 1697–1773*, Berkeley 1937.

¹²³ N. WACHTEL, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 140 à 150.

dans les trente années suivantes. On notera qu'au total, la baisse est moins catastrophique au Pérou qu'elle ne l'est sur le plateau mexicain, où disparaissent, dans le même laps de temps, 95 % des effectifs autochtones. On notera aussi qu'il y a au Pérou, comme au Mexique, rupture de pente le long de la «dégringolade» démographique. De 1560 à 1590, les taux d'érosion se tassent, par rapport à 1530–1560; le plus redoutable est dorénavant passé, même si, malgré cela, on reste encore, jusqu'à la fin du siècle, en situation de catastrophe démographique.

Les paroxysmes courts des épidémies péruviennes se situent :

- a) En 1524–1526 (rougeole et/ou variole): ces infections prolifèrent avant même la conquête du pays à cause de la diffusion des germes pathogènes qui s'opère le long des populations autochtones, depuis le Mexique déjà pénétré par les Européens, jusqu'au Pérou. Les Blancs se sont donc fait précédé par leurs microbes.
- b) En 1546 (maladie indéterminée, contagieuse et mortelle, qui se caractérise par des douleurs de tête et d'oreille).
- c) En 1558–1559 (variole).
- d) En 1585–1591: combinaisons, à trajectoires et à chronologies diverses, de varioles, de peste bubonique ou de typhus; et de rhume ou de toux accompagnés de fièvre (grippe?).

Interrogés sur les causes de leur dépopulation, les Indiens dénoncent avec courage devant les enquêteurs l'impact mortel des mauvais traitements et des corvées abusives auxquels les soumettent leurs conquérants. Mais ils soulignent, avant tout, eux aussi, le rôle capital et primordial des épidémies. Devenus moins nombreux, les autochtones sont de ce fait, au fil du siècle, progressivement mieux nourris (un phénomène du même genre avait déjà été noté en Europe après les génocides pestueux de 1348–1350). Les Péruviens voient même, à tort, dans cette alimentation plus abondante, l'une des causes de leur mortalité plus élevée. Sans doute sont-ils davantage dans le vrai quand ils incriminent par ailleurs l'habitude néfaste de l'alcoolisme, introduite par le colonisateur: ils précisent, non sans motifs, que celle-ci contribue aussi à semer la mort parmi leurs rangs.

Le cas des isolats insulaires

Grâce à Borah et à Wachtel, nous disposons en tout cas d'une vue d'ensemble quant aux problèmes de l'unification microbienne, envisagée sur le continent américain, dans les régions les plus densément peuplées. La réflexion de Borah dans ce domaine s'est même élargie vers un espace plus vaste encore, grâce à la prise en considération des isolats insulaires: longtemps protégés contre la pollution bacillaire, ceux-ci furent en effet brusquement soumis au choc des agents pathogènes apportés par les marins et par les colons venus d'Occident¹²⁴.

L'enquête «insulaire» de Borah démontre qu'il existe, au cours de la phase de conquête du monde par l'Europe, certaines cultures qui se comportent démographiquement comme l'Amérique continentale (elles ont tendance à s'effondrer tel un «soufflé», voire à disparaître sans laisser d'autres traces qu'un minuscule métissage avec les envahisseurs; elles sont, dans ce cas, victimes d'une véritable «liquidation physique» par les microbes). D'autres groupes humains, au contraire, tiennent bon, ou même ont tendance à s'expandre, au contact des intrus venus du monde blanc. La ligne de démarcation entre ces deux types de comportement démographique passe au cœur du concept d'unification microbienne.

*

Populations disparues: celles des Iles Caraïbes et notamment d'Hispaniola (Saint-Domingue). Les divergences, entre les meilleurs historiens, sur la population précolombienne de cette grande île sont extravagantes: P. Chaunu¹²⁵ avance, en 1964, le chiffre de trois millions d'habitants à Saint-Domingue pour 1492. Woodrow Borah,

¹²⁴ W. BORAH, «America as model: the demographic impact of european expansion upon the non-european world», in *Actas y memorias del XXXV congresso international de Americanistas*, Mexico, 1962.

¹²⁵ P. CHAUNU, «La population de l'Amérique indienne», in *Revue hist.*, juillet-sept. 1964, pp. 112 sq.

dans une étude puissamment documentée¹²⁶, trouve lui, *sept à huit millions d'âmes!* Il indique ensuite des chiffres de décroissance que je reproduis ci-après; ils sont proprement effarants, je lui en laisse la responsabilité.

Déclin de la population d'Hispaniola

1492:	probablement 7 à 8 millions d'habitants
1496:	3 770 000
1508:	92 300
1509:	61 600
1510:	65 800
1512:	26 700
1514:	27 800
1518:	15 600
1540:	250
1570:	125

Charles Verlinden, en revanche, dans les *Mélanges Braudel*¹²⁷, veut seulement croire à l'existence totale «de 55 000 ou 65 000 individus dans l'Ile d'Haïti, à la veille du débarquement de Colomb¹²⁸». Il est vrai que Verlinden n'a pas eu connaissance de l'ultime étude de Borah (1971): celle-ci confirmant, précisant et même renforçant l'estimation de Chaunu. Il est vrai aussi que les appréciations des deux auteurs – Borah et Verlinden – varient du tout au tout quant à l'évaluation des rythmes de décroissance. Selon l'auteur américain, il a pu arriver dans les périodes les plus intenses de la dépopulation totale d'Haïti entre 1492 et 1570 que 40 % des indigènes encore survivants meurent *chaque année*. Décroissance géométrique! Verlinden, lui, admet seulement, sans du reste

¹²⁶ S. F. COOK et W. BORAH, *Essays in population history: Mexico and the Caribbean*, vol. 1, Berkeley, 1971.

¹²⁷ C. VERLINDEN, «La population de l'Amérique pré-colombienne. Une question de méthode», in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, vol. II, Toulouse, Privat, 1973, pp. 453–462. Cet article, tout en traitant occasionnellement du Mexique, ne cite ni l'œuvre ni même le nom de W. Borah, dont Pierre Chaunu n'avait pourtant voulu être que l'interprète aussi fidèle que possible. Les raisons de cette omission engendrent le perplexité chez le lecteur.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 459.

s'en expliquer davantage, et pour des raisons de pure vraisemblance (?), une baisse *globale* de 33 % de la population haïtienne, pendant la première tranche de la conquête, entre 1492 et 1509; et une baisse globale de 50 % entre 1492 et 1514. «*Ce qui est déjà suffisamment effroyable*¹²⁹» conclut, non sans raison, l'historien belge.

Non spécialiste, je me garderai de trancher entre Verlinden et Chaunu-Borah. Constatons cependant que ces trois auteurs tombent d'accord sur un point d'importance, pour notre concept: tous trois concluent en effet à l'éradication totale ou quasi-totale (métissage groupusculaire mis à part) du peuplement indigène d'Hispaniola entre 1492 et 1570. La causalité d'abord infectieuse ne fait pas de doute, elle non plus, en ce domaine, pour le Français, pour le Belge et pour l'Américain. Hispaniola – comme tant d'autres îles bien protégées d'abord, puis placées brusquement en première ligne du front des contacts –, a été victime, en milieu non immunisé au préalable, d'un véritable règlement de comptes microbien.

Changeons d'océan: relativement aux îles du Pacifique, la synthèse de Borah propose des pourcentages de chute parfois moins radicaux, mais presque toujours catastrophiques.

Australie: 300 000 aborigènes avant 1780;
80 000 en 1937.

Tasmanie: 2 000 indigènes avant la colonisation;
zéro en 1876.

Nouvelle-Zélande: 300 000 à 500 000 Maoris avant la pénétration européenne;
40 000 vers 1900.

Nouv. Hébrides: Peut-être un million d'habitants avant la pénétration des Européens;
40 000 en 1939.

Hawaï: 400 000 habitants vers 1778;
71 000 en 1853;
40 000 indigènes vers 1890–1900.

Iles Marquises: 80 000 habitants avant les Européens;
à peine 2000 en 1939.

Guam: 70 000 à 100 000 en 1668;
1 654 en 1733.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 459.

Ces territoires d'Océanie, avec un retard marqué dû au décalage temporel des colonisations, se conforment donc au modèle d'effondrement rencontré en Amérique dès le XVI^e siècle. On notera le contraste total entre ce comportement et celui des peuples d'Asie (Chine, Japon, Inde), et même d'Afrique: en dépit de stagnations, voire de reculs momentanés ou prolongés des effectifs (spécialement en Afrique, du fait de la traite), on ne note en effet, parmi les populations colonisées de l'Ancien Monde, rien qui soit comparable aux génocides microbiens des zones d'Amérique et du Pacifique insulaire. Remarquable de ce point de vue est le cas de l'Indonésie et des Philippines. Ces archipels, relativement proches des grandes civilisations du continent voisin, ont en effet un comportement «asiatique» et non «pacifique»: leurs populations ne s'effondrent pas «comme un soufflé». En dépit de revers momentanés, les effectifs humains y connaissent des phases de saine croissance, en pleine régime colonial, à partir de telle ou telle période du XVII^e siècle. La raison de cet état de choses est bien simple: Philippines et Indonésie, par liaisons nombreuses, sont en contact ininterrompu avec les pays voisins, situés dans l'extrême Orient continental. Les deux grands groupes d'îles sont donc inclus dans la communauté microbienne qui couvre une grosse partie de l'Asie dense, depuis l'Inde jusqu'à la Chine, et qui par ailleurs a noué de très anciens contacts avec l'Europe. L'arrivée des Occidentaux en personne ne s'avère donc pas, épidémiologiquement, plus dangereuse pour les Philippins et pour les Indonésiens qu'elle ne l'est pour les Japonais, pour les Chinois ou pour les habitants de l'Inde. En revanche, les Iles du Pacifique, situées plus à l'Est, ne bénéficieraient pas, elles, de cette immunisation partielle par voie de contacts anciens; elles ont donc été submergées par le front bacillaire, depuis le XVIII^e siècle, à l'image de ce qui s'était passé en Amérique deux cents ans plus tôt.

Pour terminer sur ce point, je reproduirai ici, tout en la condensant parfois, et en l'explicitant, la forte conclusion de Woodrow Borah: «*La corrélation, écrit à peu près le maître californien, n'est pas entre primitivisme et dépopulation: mais entre le degré d'isolation ou d'isolationnisme avant le contact avec l'Europe, et l'amplitude de la destruction démographique, une fois ce contact établi. Cela*

suggère que le facteur le plus important de la destruction démographique a été la dissémination des maladies. Les régions liées avec les lignes de trafic à longue distance depuis l'Europe jusqu'à l'Extrême-Orient ont absorbé l'impact de maladies variées, sur de longues périodes de temps; et elles ont eu ainsi la possibilité de récupérer, et de bâtir une résistance immunologique. Les peuples du Nouveau Monde et puis ceux d'Océanie, qui vivaient en isolement complet ou presque complet, ont absorbé, eux, en quelques décennies, l'impact de toutes les maladies qui pouvaient être disséminées. Ils reçurent en une très brève période la série des chocs que l'Europe et l'Extrême-Orient avaient été capables d'amortir en plusieurs millénaires.

Les bactéries et les virus, en effet, avaient rendu effective l'unité du globe avant même que l'homme soit parvenu à réaliser celle-ci pour son propre compte¹³⁰.»

Conclusion

On me permettra, pour finir, de reprendre cette ultime phrase de Borah, au risque d'en biaiser le sens à mon profit.

Je suis parti dans mon exposé de l'idée d'une communauté microbienne de jadis, incomplètement réalisée en Eurasie, et totalement inachevée du côté des Amériques. Dans ces conditions, les accidents, les courts-circuits étaient toujours possibles. La probabilité de ces accidents a augmenté au cours du Moyen Age classique et à la veille de la Renaissance; au fur et à mesure que s'accroissaient les grandes masses démographiques en expansion: masse chinoise, masse méditerranéenne et européenne; masse amérindienne; au fur et à mesure aussi qu'entre ces grandes masses flanquées de leurs hordes de rats et de puces, se nouaient les routes qui traversaient, en Asie Centrale, les zones interdites de l'endémicité. Le danger devint pressant à partir du moment où les Génois, redoutables disséminateurs de pandémies, commencèrent à franchir la Mer Noire vers l'Asie Centrale récemment unifiée par les Mongols, autres «coupables»; puis derechef quand l'un de ces Génois

¹³⁰ W. BORAH, *art. cit.*, 1964, p. 387.

piquera droit vers l'Ouest, en prenant la tête des conquérants ibériques. On est tenté de faire un rapprochement avec notre époque où la prolifération des armes nucléaires rend, elle aussi, les accidents toujours possibles, voire plus probables. Pour m'en tenir à la phase cruciale des XIV^e–XVI^e siècles, le risque d'une catastrophe écologique et biologique de première grandeur était d'autant plus grand que les populations menacées se trouvaient par ailleurs en état de moindre résistance: celle-ci pouvant être partielle (cas de l'Europe); ou quasi-totale (cas de l'Amérique). Et cela, vis-à-vis de tel ou tel fléau: fléau pestieux surtout, en Eurasie; fléaux de toutes sortes en Amérique (et, plus tard, dans le Pacifique). Ainsi une bonne partie des grandes masses humaines, spécialement en Europe et en Amérique (je réserve le cas de l'Océanie, exemplaire certes, mais tardif et très minoritaire) sont-elles passées entre 1348 et 1600 dans la fournaise d'une holocauste microbienne; partielle en Europe; lourdement majoritaire en Amérique continentale; complète ou quasi-complète dans les Caraïbes. Le dessin des courbes démographiques, avec leurs effondrements prodigieux pendant les XIV^e et XV^e siècles européens, et pendant le XVI^e siècle américain, avec leurs pénibles récupérations par la suite (essor compensatoire du XVI^e siècle européen, reprise démographique du Mexique au second XVII^e) a nécessairement influencé tous les rythmes de l'histoire mondiale jusqu'à nos jours. Tant la démographie représente l'une des variables de fond et de pointe dans le modelage du devenir de l'homme. Et par-delà la démographie, c'est le cataclysme biologique qui est en cause, débordant le cadre trop étroit des théories purement économistes de Postan. Ce ne sont pas seulement les racines nourricières, c'est l'arbre de vie lui-même qui a été entaillé.

Après 1530 en Europe, après 1650 en Amérique, le temps des effondrements majeurs et universels semble néanmoins passé. On ne note plus dans le registre microbien que des catastrophes régionales, certes immenses (destruction de l'Allemagne par le complexe d'épidémies et de violences qui accompagne la guerre de Trente Ans); ou bien on constate des génocides marginaux, plus révoltants pour la conscience universelle que décisifs pour l'histoire globale: je pense bien sûr à l'extermination d'origine infectieuse

qu'on observe à partir du XVIII^e siècle en Océanie (voir *supra*). La diffusion du choléra au XIX^e siècle démontre cependant que les temps de l'unification microbienne sont loin d'être terminés, même dans les pays eurasiatiques. Du moins celle-ci cesse-t-elle d'adopter les allures d'Apocalypse qu'on lui avait connues des deux côtés de l'Atlantique, de 1348 à 1650. L'unification microbienne, comme phénomène de nuisance lié à l'expansion et aux échanges, perd graduellement de sa prégnance, depuis l'âge moderne, quant au façonnement du destin des hommes.